

50 Jahre Elysée-Vertrag / Les 50 ans du Traité de l'Elysée Charles de Gaulle – Konrad Adenauer

Beginn einer Freundschaft

Für einige beginnt die Freundschaft zwischen Deutschland und Frankreich bereits gegen Ende des Krieges, andere zitieren eher die 1950er-Jahre, erinnern dabei an die ersten Schritte der Zivilgesellschaft und an die ersten (mehr oder weniger erfolgreichen) politischen Initiativen. Alle sind sich darüber einig, dass die historische Dimension der Annäherung (über alle darauffolgenden Unstimmigkeiten hinaus) Charles de Gaulle und Konrad Adenauer zu verdanken ist.

Von ihrem Treffen in Colombey-les-Deux-Eglises am 14. September 1958 bis hin zu ihrer Umarmung im Elysée-Palast am 22. Januar 1963, über den Gottesdienst in der Kathedrale von Reims am 8. Juli 1962 (siehe Foto) und die Rede an die deutsche Jugend im September 1962 in Ludwigsburg, haben beide Männer eine Seite gemeinsamer Geschichte geschrieben.

Début d'une amitié

Pour certains, l'amitié entre la France et l'Allemagne commence vers la fin de la guerre, d'autres préfèrent citer les années 50 pour rappeler les premiers pas de la société civile et les premières initiatives politiques (avec plus ou moins de succès). Mais tous s'accordent à dire que la dimension historique du rapprochement franco-allemand, au-delà de toutes vicissitudes qui s'ensuivirent, revient à Charles de Gaulle et à Konrad Adenauer.

De leur rencontre à Colombey-les-Deux-Eglises le 14 septembre 1958 à leur accolade dans les salons de l'Elysée le 22 janvier 1963, sans oublier le service religieux dans la cathédrale de Reims le 8 juillet 1962 (photo ci-dessus) ni le discours à la jeunesse allemande à Ludwigsburg en septembre suivant, les deux hommes ont écrit une page d'histoire commune.

Charles de Gaulle – Konrad Adenauer

- 41 **Hommage à Franz Stock** Gérard Foussier
- 42 **Chronologie 1958–1963**
 Die deutsch-französischen Beziehungen unter de Gaulle
 bis zur Unterzeichnung des Elysée-Vertrages
 Les relations franco-allemandes depuis l'arrivée du général de Gaulle au pouvoir
 jusqu'à la signature du Traité de l'Elysée
- 44 **Zwei große Männer / Deux grands hommes** François Talcy
- 45 **Das „Wunder“ von Colombey** Ulrich Lappenküper
 Konrad Adenauer bei Charles de Gaulle im September 1958
 Le chancelier allemand chez le général de Gaulle à La Boisserie en septembre 1958
- 51 **Die Väter des Elysée-Vertrages** Wilfried Loth
 Adenauer und de Gaulle auf der Suche nach Europa
 Le chancelier Adenauer et le général de Gaulle en quête de l'Europe
- 56 **A la recherche de l'aval populaire** Corine Defrance, Ulrich Pfeil
 Les voyages officiels de l'année 1962
 Die Staatsbesuche des Jahres 1962 in Frankreich und Deutschland
- 65 **Un ambassadeur dans les coulisses** Matthieu Osmont
 Le rôle de Roland de Margerie en septembre 1962
 Wie Frankreichs Botschafter in Bonn, Roland de Margerie,
 die Deutschlandreise von de Gaulle im September 1962 vorbereitete.
- 69 **Ort der Erinnerung** Corinna Franz
 Das Adenauer-Haus in Rhöndorf
 La maison du chancelier Adenauer est aujourd'hui un musée.
- 72 **Mémoire gaullienne** Alexandre Mora
 Hommage à Charles de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises
 Das Privathaus von Charles de Gaulle (*La Boisserie*), ein Lothringer Kreuz
 und eine Gedenkstätte erinnern in Colombey-les-Deux-Eglises
 an das Leben und das Wirken des Generals.

Hommage à Franz Stock

L'image de Charles de Gaulle et Konrad Adenauer, assistant à un service religieux à Reims le 8 juillet 1962, met en exergue la foi de ces deux catholiques du 19^e siècle. Vingt ans plus tôt, un prêtre allemand, dont le procès en béatification a été ouvert le 14 septembre 2009 par l'archevêque de Paderborn, avait montré les voies de la réconciliation. C'est à lui, Franz Stock (1904-1948), aumônier des prisons de Fresnes, de la Santé et du Cherche Midi pendant l'Occupation, que le musée du Sauerland à Arnsberg (Westphalie) a consacré récemment une émouvante exposition.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, Franz Stock rejoint d'anciens combattants dans des mouvements de jeunesse pour militer en faveur de la paix. Il découvre ainsi la France dans les années 20 et poursuit ses études à l'Institut catholique de Paris. Il devient recteur de la paroisse allemande de Paris en 1934, deux ans après avoir été ordonné prêtre. Après une brève absence en 1939, il revient à Paris en qualité d'aumônier pour accompagner le millier de condamnés à mort au Mont Valérien (lieu d'exécution des prisonniers de la *Gestapo*) dans leurs derniers instants et les prisonniers voués à la déportation. Une salle est aujourd'hui dédiée à « l'aumônier de l'Enfer », où sont encore exposées les vulgaires caisses de bois ayant servi de cercueils aux condamnés. L'esplanade devant le mémorial de la France combattante au Mont Valérien a été baptisée « Place de l'abbé Stock » en 1990 en reconnaissance de son action, poursuivie après la Libération dans le cadre d'une initiative conçue par les autorités civiles, militaires et religieuses françaises avec l'intention de former les cadres de la nouvelle Allemagne. Ce sera le célèbre « Séminaire des barbelés », ouvert à Orléans, puis transféré au Coudray, près de Chartres en 1945, qui accueillera 949 prisonniers allemands jusqu'en 1947, sous la direction de Franz Stock, à propos duquel le Nonce apostolique, Angelo Roncalli (le futur pape Jean XXIII) disait que « *Franz Stock n'est pas un nom, c'est un programme* ».

Le superbe catalogue, édité à l'occasion de cette exposition, constitue un véritable manuel

d'Histoire franco-allemande, réunissant les grandes dates des relations bilatérales depuis Charlemagne jusqu'à aujourd'hui, y compris les années 1871-1918 au cours desquelles les « ennemis héréditaires » se sont opposés. Ces rappels historiques permettent de mieux comprendre l'engagement de Franz Stock entre les deux guerres, dans le cadre des *Quickborn*, ces mouvements de jeunesse nés dans plusieurs villes d'Allemagne en 1909 sous l'impulsion de trois prêtres : Bernhard Strehler (1872-1945), voué surtout à la réconciliation germano-polonaise ; Klemens Neumann (1873-1928), engagé au lycée franco-allemand d'Anvers, avant de participer au congrès de la paix à Bierville en 1926 (avec Franz Stock d'ailleurs) ; et Hermann Hoffmann (1878-1972), chargé en 1923 de coordonner les efforts de paix dans les pays catholiques. Décédé le 24 février 1948 à l'hôpital Cochin, Franz Stock est inhumé dans la plus grande simplicité à Paris, avant que sa dépouille mortelle ne soit exhumée le 13 juin 1963 pour une inhumation à Chartres, la veille de la ratification du Traité de l'Elysée par l'Assemblée nationale. Plus qu'un symbole.

Gérard Foussier

Seelsorger der Hölle

Im Rahmen des laufenden vatikanischen Seligsprechungsverfahrens hat das Sauerland-Museum im westfälischen Arnsberg eine Ausstellung über Franz Stock eröffnet und einen umfangreichen Katalog herausgegeben, die deutlich zeigen, wie der „Seelsorger der Hölle“, der während der deutschen Besatzung französischen Gestapo-Gefangenen vor ihrer Hinrichtung am Mont Valérien zur Seite stand, den Weg für die deutsch-französische Aussöhnung öffnete. Red.



seum im westfälischen Arnsberg eine Ausstellung über Franz Stock eröffnet und einen umfangreichen Katalog herausgegeben, die deutlich zeigen, wie der „Seelsorger der Hölle“, der während der deutschen Besatzung französischen Gestapo-Gefangenen vor ihrer Hinrichtung am Mont Valérien zur Seite stand, den Weg für die deutsch-französische Aussöhnung öffnete. Red.

Chronologie 1958–1963

1. Juni 1958: Ministerpräsident Charles de Gaulle ernennt den Botschafter Frankreichs in Bonn, Maurice Couve de Murville, zum Außenminister.

14. September 1958: Charles de Gaulle empfängt Bundeskanzler Konrad Adenauer in seinem Privathaus *La Boiserie* in Colombey-les-Deux-Eglises, zwei Wochen vor der französischen Volksabstimmung über die Verfassung der Fünften Republik. Beide Außenminister, Maurice Couve de Murville und Heinrich von Brentano, treffen sich währenddessen in Chaumont.

26. November 1958: Der französische Ministerpräsident (der am 21. Dezember zum Staatspräsidenten in indirekter Wahl mit 78 % der Stimmen gewählt werden wird) trifft Bundeskanzler Adenauer in Bad Kreuznach.

3. März 1959: Besuch von Bundeskanzler Adenauer in Paris.

25. März 1959: In seiner ersten Pressekonferenz geht Staatspräsident de Gaulle auf die deutsche Frage ein („*Die Wiedervereinigung scheint uns das normale Schicksal des deutschen Volkes*“).

10. Juni 1959: Gespräch zwischen de Gaulle und dem Bürgermeister von Berlin, Willy Brandt, im Elysée-Palast.

1. Dezember 1959: Besuch von Bundeskanzler Adenauer in Paris.

29. Juli 1960: Staatspräsident de Gaulle lädt Bundeskanzler Adenauer zum Gipfel der europäischen Regierungschefs im Schloss von Rambouillet ein.

4. Oktober 1960: de Gaulle schreibt an Adenauer über Europa-Fragen.

9. Februar 1961: Gespräch zwischen de Gaulle und Adenauer im Elysée-Palast.

20. Mai 1961: de Gaulle besucht Adenauer in Bonn. Das Essen findet im Privathaus des Kanzlers in Rhöndorf statt.

20. Juni 1961: Staatsbesuch von Bundespräsident Heinrich Lübke in Frankreich.

15. Februar 1962: Gespräche zwischen de Gaulle und Adenauer in Baden-Baden.

2. Juni 1962: Gespräche zwischen de Gaulle und Adenauer im Elysée-Palast.

2. Juli 1962: Staatsbesuch Adenauers in Frankreich. Nach einer deutsch-französischen Militärparade in Mourmelon am 8. Juli nimmt er mit de Gaulle an einem Gottesdienst in der Kathedrale von Reims teil.

4. September 1962: Staatsbesuch de Gaulles in der Bundesrepublik Deutschland bis zum 9. September.

19. September 1962: die französische Regierung formuliert Vorschläge an die Bundesregierung, um die bilaterale Zusammenarbeit zu fördern.

22. Januar 1963: Staatspräsident de Gaulle und Bundeskanzler Adenauer unterzeichnen in Paris den Elysée-Vertrag über die deutsch-französische Zusammenarbeit.

16. Mai 1963: Ratifizierung des Elysée-Vertrages durch den Bundestag mit einer Präambel.

13. Juni 1963: Ratifizierung des Elysée-Vertrages durch die Nationalversammlung in Paris.

4. Juli 1963: Erste institutionelle Begegnung zwischen Adenauer und de Gaulle in Bonn. Gründung des Deutsch-Französischen Jugendwerks (DFJW).

21. September 1963: Konrad Adenauer verabschiedet sich bei Charles de Gaulle in Rambouillet, bevor Ludwig Erhard am 16. Oktober zu seinem Nachfolger als Bundeskanzler vom Bundestag gewählt wird.

11. Oktober 1963: Bundeskanzler Konrad Adenauer tritt zurück.

Chronologie 1958-1963

1^{er} juin 1958 : Charles de Gaulle, président du conseil, nomme l'ambassadeur de France à Bonn, Maurice Couve de Murville, ministre des Affaires étrangères.

14 septembre 1958 : Charles de Gaulle reçoit le chancelier Konrad Adenauer dans sa propriété privée de La Boisserie à Colombey-les-Deux-Eglises, deux semaines avant le référendum français sur la constitution de la Cinquième République. Les deux ministres des Affaires étrangères, Couve de Murville et Heinrich von Brentano, se rencontrent pendant ce temps à Chaumont.

26 novembre 1958 : le président du conseil (qui sera élu président de la République le 21 décembre avec 78 % des suffrages d'un collège électoral élargi) rencontre le chancelier Konrad Adenauer à Bad Kreuznach.

3 mars 1959 : visite du chancelier Adenauer à Paris.

25 mars 1959 : dans sa première conférence de presse le chef de l'Etat aborde la question allemande (« *La réunification nous paraît être le destin normal du peuple allemand* »).

10 juin 1959 : entretien entre de Gaulle et le bourgmestre de Berlin, Willy Brandt, au palais de l'Élysée.

1^{er} décembre 1959 : visite du chancelier Adenauer à Paris.

29 juillet 1960 : le président de Gaulle invite le chancelier Adenauer au sommet des chefs de gouvernement européens au château de Rambouillet.

4 octobre 1960 : de Gaulle envoie un message à Adenauer sur les questions européennes.

9 février 1961 : entretien entre de Gaulle et Adenauer à l'Élysée.

20 mai 1961 : de Gaulle rend visite à Adenauer à Bonn. Le déjeuner a lieu dans la résidence privée du chancelier à Rhöndorf.

20 juin 1961 : visite officielle du président allemand Heinrich Lübke en France.

15 février 1962 : entretiens entre de Gaulle et Adenauer à Baden-Baden.

2 juin 1962 : entretiens entre de Gaulle et Adenauer à l'Élysée.

2 juillet 1962 : visite officielle d'Adenauer en France. Après un défilé de troupes franco-allemand à Mourmelon le 8 juillet, il prend part avec de Gaulle à une messe en la cathédrale de Reims.

4 septembre 1962 : visite officielle du général de Gaulle en Allemagne fédérale jusqu'au 9 septembre.

19 septembre 1962 : le gouvernement français adresse un aide-mémoire au gouvernement allemand pour promouvoir la coopération bilatérale.

22 janvier 1963 : le président Charles de Gaulle et le chancelier Konrad Adenauer signent à Paris le Traité de l'Élysée sur la coopération franco-allemande.

16 mai 1963 : ratification du Traité de l'Élysée par le *Bundestag* avec un préambule.

13 juin 1963 : ratification du Traité de l'Élysée par l'Assemblée Nationale à Paris.

4 juillet 1963 : première rencontre institutionnelle entre de Gaulle et Adenauer à Bonn. Fondation de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse (OFAJ).

21 septembre 1963 : Konrad Adenauer prend congé de Charles de Gaulle à Rambouillet, avant que Ludwig Erhard ne soit élu par le *Bundestag* comme son successeur à la chancellerie le 16 octobre.

11 octobre 1963 : le chancelier Konrad Adenauer démissionne.

Zwei große Männer / Deux grands hommes

Charles de Gaulle

(22. November 1890 in Lille – 9. November 1970 in Colombey-les-Deux-Eglises)

Charles André Joseph Marie de Gaulle besucht von 1908 bis 1912 die Offiziersschule Saint-Cyr. Er gerät während des Ersten Weltkriegs in deutsche Gefangenschaft. Zwischen den Kriegen ist er als Offizier in der französischen Militärmission in Polen, dann als Infanterieausbilder der polnischen Armee tätig. 1928 dient er bei den Besatzungstruppen in Deutschland. Er wird am 6. Mai 1940 zum Staatssekretär im Verteidigungsministerium ernannt,

verlässt aber Frankreich am 15. Juni, um die Franzosen über den britischen Rundfunk BBC in London zum Widerstand gegen



Deutschland aufzurufen. Am 25. Juni gründet er in London das Komitee *France Libre*. Er wird von der Vichy-Regierung in Abwesenheit zum Tode verurteilt. De Gaulle betrachtet sich ab 1944 als Oberbefehlshaber und Regierungschef, im November 1945 wird er von der Nationalversammlung als Ministerpräsident bestätigt, tritt aber zwei Monate später zurück, um gegen die Verfassung der Vierten Republik zu protestieren. Er zieht sich 1953 aus dem politischen Leben zurück, dennoch beauftragt ihn Staatspräsident René Coty im Mai 1958, eine Regierung zu bilden. Er setzt dann eine neue Verfassung durch und wird am 21. Dezember zum ersten Staatspräsidenten der Fünften Republik gewählt. Er tritt am 27. April 1969 zurück, nachdem er keine Mehrheit bei einer Volksabstimmung über seine Regionalisierungspolitik bekommen hatte.

Konrad Adenauer

(5 janvier 1876 à Cologne - 19 avril 1967 à Rhöndorf)

Konrad Hermann Joseph Adenauer fait des études de droit et d'économie pour entrer dans l'administration. Il adhère au parti du Centre (*Zentrum*) en 1906 et devient conseiller municipal de la ville de Cologne en 1908, avant d'en devenir le bourgmestre de 1917 à 1933. Membre et président du Conseil d'Etat de Prusse de 1920 à 1933, il est aussi vice-président de la Société coloniale allemande (*Deutsche Kolonialgesellschaft*) de 1931 à



1933, avant d'être démis de ses fonctions par le régime en raison de son hostilité au national-socialisme. Il sera incarcéré entre juillet et novembre 1944

après l'attentat manqué du 20 juillet contre Hitler. Il redevient maire de Cologne après les hostilités, sur décision américaine, mais est rapidement congédié par les Britanniques. Konrad Adenauer devient en 1946 président du parti chrétien-démocrate (CDU) dans la zone d'occupation britannique et de 1950 à 1966 à l'échelon fédéral. Le 15 septembre 1949, il est élu chancelier de la République fédérale d'Allemagne, avec une voix d'avance. Dès son élection, il fait tout pour que Bonn soit la capitale provisoire de l'Allemagne encore divisée. Il est confirmé à la tête du gouvernement lors des élections de 1953, 1957 et 1961. Sous la pression de son propre parti, il démissionne le 15 octobre 1963. Critiqué pour avoir mis des fidèles du régime nazi à la tête des forces armées ouest-allemandes, il répond que l'OTAN ne lui a pas demandé des généraux de dix-huit ans.

François Talcy

Das „Wunder“ von Colombey

Konrad Adenauer bei Charles de Gaulle im September 1958

Ulrich Lappenküper*

» Nur ein Jahrzehnt nach dem Tiefpunkt ihrer „Erzfeindschaft“ war es den beiden „karolingischen Zwillingen“ Deutschland und Frankreich gelungen, ein neues, von partnerschaftlicher Kooperation bestimmtes Kapitel ihrer gemeinsamen Geschichte aufzuschlagen. Die Eskalation der Algerienkrise im Frühjahr 1958 drohte die 1955 angestoßene „bonne entente“ (Antoine Pinay) in längst überwunden geglaubte Zeiten zurückzuwerfen.



Première rencontre

Bien avant la signature du Traité de l'Élysée en 1963, la rencontre de Colombey-les-Deux-Eglises le 14 septembre 1958 entre le général de Gaulle, alors président du Conseil, et le chancelier Adenauer aura permis d'engager le processus de réconciliation historique, deux semaines avant le référendum sur la Constitution de la Cinquième République. Réd.

Verantwortlich für die abrupt eintretende Eiszeit zeichnete die Regierungsübernahme Charles de Gaulles am 1. Juni 1958, dem die Bundesrepublik mitsamt ihrer Regierung unter Bundeskanzler Konrad Adenauer abgrundtiefes Misstrauen entgegenbrachte. Adenauers Argwohn reichte bis in die unmittelbare Nachkriegszeit, als de Gaulle mit einer auf Dominanz ausgerichteten Deutschlandpolitik die territoriale Zergliederung des „vergangenen Reichs“ (Klaus Hildebrand) und die Nutzbarmachung dessen wirtschaftlicher Potenz für den französischen Wiederaufbau gefordert hatte.

Mochte sich der General nach seinem Rücktritt als Regierungschef 1946 auch einer Politik der Verständigung zum Nachbarn *d'outre-Rhin* verschreiben, so waren sein Widerstand gegen die Anfänge der europäischen Integration zu Beginn der 1950er-Jahre oder die im ersten Band seiner Kriegsmemoiren 1954 präsentierte „*certaine idée de la France*“ nicht dazu angetan, Adenauers Misstrauen zu dämpfen. Als das Bundeskabinett anlässlich der französischen Mai-Krise 1958 die Möglichkeit seiner Machtübernahme debattierte, wettete der Kanzler: „*Wenn Herr de Gaulle kommt, der macht Europa kaputt.*“ Als sich der Eremit von Colombey-les-Deux-Eglises Ende Mai tatsächlich anschickte, wieder auf die Bühne der Weltpolitik zurückzukehren, versuchte Adenauer alles in seiner Macht Stehende, das Unvermeidliche abzuwenden – vergeblich.

Wenngleich die Berufung altgedienter Politiker oder Diplomaten in den neuen Ministerrat in Bonn eine gewisse Erleichterung verbreitete, verspürte Adenauer nach dem Regierungswechsel am 1. Juni 1958 überhaupt keine Neigung, auf die ihm acht Tage später vom scheidenden Botschafter Maurice Couve de Murville überbrachte Einladung zu einer persönlichen Unterredung mit de Gaulle einzugehen. Insbesondere die Sorge um eine Revitalisierung des vom General 1944 mit Stalin geschlossenen französisch-sowjetischen Bündnisses trieb ihn um. Schon war am Rhein vom „*Moment des Kubhandels*“ („*moment du marchandage*“) die Rede (Henri Froment-Meurice).

* Prof. Dr. Ulrich Lappenküper ist Geschäftsführer der Otto-von-Bismarck-Stiftung Friedrichsruh und Außerplanmäßiger Professor an der Helmut-Schmidt-Universität der Bundeswehr in Hamburg.

Namentlich der Bonner Botschafter bei der NATO, Herbert Blankenhorn, schürte des Kanzlers Unbehagen. Doch auch die Berichte der Botschaft Paris klangen keineswegs beruhigend.

De grandes choses ensemble

« Il est facile, aujourd'hui, de prétendre que la partie était gagnée d'avance ! Le Français et l'Allemand ne se connaissaient pas. Le Général aurait pu ne pas être attiré vers un chancelier à qui la Quatrième République avait dispensé sympathie et admiration. Le chef du gouvernement de Bonn aurait pu ne pas éprouver a priori de goût pour un militaire dont l'orgueil avait frappé Franklin Roosevelt et Winston Churchill. Mais une même curiosité les piquait. Au fond de l'âme ils ne demandaient qu'à se comprendre et à faire ensemble de grandes choses. Le premier coup d'œil serait déterminant. La rencontre à Colombey-les-Deux-Eglises, le 14 septembre 1958, dépassa leur attente : chacun était plus grand et plus simple que l'autre ne l'avait supposé.

« Charles de Gaulle conçut pour le constructeur de la République fédérale, pour le patriote habile et obstiné, qui avait arraché l'Allemagne de l'Ouest à la ruine morale et matérielle, une considération exceptionnelle. Konrad Adenauer se félicita des prévenances d'un hôte qui l'accueillait dans une atmosphère d'intimité familiale. L'image de l'ancien vainqueur s'estompait. En partenaires égaux, ils voisineront pendant des années sur les cimes. »

François Seydoux, *Dans l'intimité franco-allemande – une mission diplomatique*. Albatros, Paris 1977, 184 pages.



Der erste große öffentliche Auftritt des neuen Ministerpräsidenten, seine Ansprache an die Nation am 13. Juni, vertiefte noch die Bonner Unsicherheit, sprach de Gaulle darin doch von der westlichen Welt, „der wir angehören, ohne uns darin zu vergraben“ („auquel nous appartenons sans devoir nous y confiner“), und ließ damit klar erkennen, dass Frankreich sich fortan global engagieren wolle. Dass er Anfang Juli eine streng geheime deutsch-französische Nuklearkooperation eigenmächtig mit dem Argument beendete, die deutsche Atomrüstung sei „der letzte oder einer der letzten Kriegsgründe in der gegenwärtigen Welt“, konnte Adenauer nicht anders denn als Brüskierung empfinden. Einer kurz darauf bei ihm eingehenden Anfrage, ob er de Gaulle Ende des Monats in Paris zu treffen bereit sei, erteilte der Kanzler daher „wegen mehrerer unaufschiebbarer Termine im Juli“ und eines anschließend geplanten Urlaubs in Cadenabbia eine klare Absage. Nicht nur das Datum, auch der Ort stieß bei ihm auf entschiedene Ablehnung. Allenfalls Ende August, Anfang September schien ihm eine Begegnung denkbar, und dann auch nur an einem neutralen Ort zwischen Paris und Bonn. Das vom Kanzler vorgeschobene Argument, sein Regierungsbesuch bei Guy Mollet im November 1956 sei von der französischen Seite noch nicht erwidert worden, mochte das Außenministerium (*Quai d'Orsay*) nicht gelten lassen, da man die damalige Visite durch mehrere französische Ministerreisen nach Bonn gleichsam kumulativ abgeholten zu haben glaubte.

De Gaulle tat zunächst nichts, um Adenauer das Kommen zu erleichtern – im Gegenteil. Mitte Juli kolportierte die französische Presse, der General habe sich im Ministerrat dafür ausgesprochen, nicht zu viel Aufheben um die deutsche Einheit zu machen. Wenige Tage später wusste der Oberbefehlshaber der Landstreitkräfte Europa Mitte, General Speidel, zu berichten, dass die Sowjetunion Frankreich ein Bündnis und Unterstützung beim Bau der Nuklearwaffe zugesagt habe, sofern es aus der NATO ausscheide. Zwar schickte de Gaulle dann am 17. Juli den ihm vertrauten Präfekten Picard zu Adenauer, um die Wogen zu glätten. Doch verschlimmerte dessen Auftritt die Lage eher, als dass er sie verbesserte.

Heeresattaché von Rosenthal äußerte gar den Verdacht, dass die diffuse „Bewegung des 13. Mai“ sich zu einer „einheitlichen faschistischen Bewegung“ zusammenschließen und de Gaulle ihre Führung übernehmen könnte.

Picard setzte Adenauer nämlich nun davon in Kenntnis, dass de Gaulle die Unterstellung französischer Truppen unter Speidel, im Zweiten Weltkrieg bekanntlich Stabschef des deutschen Militärbefehlshabers in Paris, für völlig unannehmbar halte. Ein rasches Eingehen auf die Besuchswünsche des Generals, so meinte der Kanzler daraufhin gegenüber Blankenhorn, stärke nur dessen „Überheblichkeitskomplex“. Picard erhielt daher die Botschaft mit auf den Heimweg, dass ein Treffen frühestens nach der Konstituierung der neuen französischen Verfassung, vielleicht Ende September, Anfang Oktober, möglich sei, sofern de Gaulle Adenauer bei der Wahl des Ortes entgegenkomme.

So lange aber wollte der General auf keinen Fall warten, und auch in der Ortsfrage mochte er den Bedenken Adenauers zunächst nicht Rechnung tragen. Erst eine Woche nach der Rückkehr Picards lenkte er ein wenig ein. Am 25. Juli gab der *président du conseil* gegenüber dem deutschen Botschafter Vollrath von Maltzan nach einer Eloge auf die staatsmännischen Fähigkeiten Adenauers zu erkennen, dass er sich die Unterredung an jedem Ort in Frankreich vorstellen könne, „*wohin der Bundeskanzler hingehen möchte*“ („*où le chancelier voudrait bien se rendre*“). Gewissermaßen als Entscheidungshilfe fügte er dann geschickt hinzu: Falls Adenauer ihn in Colombey-les-Deux-Eglises sehen wolle, sei ihm das sehr recht.

Notwendig, aber nicht sehr angenehm

Wenn de Gaulle am Ende seines Lebens in den *Memoiren der Hoffnung* die Behauptung aufstellt, Adenauer habe um eine Unterredung gebeten, so trifft das lediglich in dem Sinne zu, dass er ihn zu einer Begegnung aufforderte, ohne eine direkte Einladung auszusprechen. Auch seine *ex post* erklärte Darstellung, mit der Wahl seines Landsitzes habe er dem Kanzler eine besondere Ehre zuteilwerden lassen, entspricht nur der halben Wahrheit. Denn dieser gewiss clevere Schachzug war aus dem Dilemma geboren, dass der Bonner

Regierungschef partout nicht nach Paris reisen mochte, der *président du conseil* ihn aber nicht an einem neutralen Ort zu treffen bereit war.

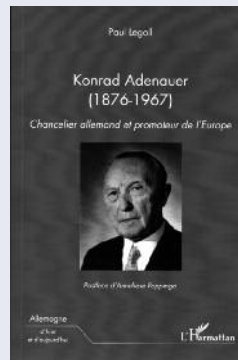
Auch Adenauer sollte den wahren Ablauf der Dinge in seinen Erinnerungen kaschieren, indem

De Colombey (les-Belles) à Colombey (les-Deux-Eglises)

« *On aurait pu imaginer un bref contact entre les deux hommes sur le territoire allemand au vu de l'âge du chancelier – il a 82 ans depuis le 5 janvier 1958 – et de son ancienneté dans la fonction (1949-1958), mais on ne refuse pas l'honneur d'une invitation à caractère privé d'autant qu'elle émane d'un personnage qui veille jalousement à préserver son intimité familiale.*

L'escorte allemande emprunte le jour dit – un dimanche – le chemin des écoliers par Colombey-les-Belles près de Toul et ne rallie donc pas le véritable Colombey à l'heure convenue ».

Paul Legoll, *Konrad Adenauer (1876-1967), chancelier allemand et promoteur de l'Europe*. L'Harmattan, Paris 2007, 300 pages.



er dort vorgab, de Gaulle habe Anfang August über von Maltzan anfragen lassen, ob er nicht nach Colombey-les-Deux-Eglises kommen wolle. „*Ich stimmte diesem Vorschlag zu*“, heißt es lakonisch. Richtig an dieser Version ist, dass der Geschäftsträger der französischen Botschaft, François Leduc, am 7. August nach einem Gespräch mit dem Staatssekretär des Auswärtigen Amts, Hilger van Scherpenberg, dem Außenministerium am *Quai d'Orsay* mitteilte, der Kanzler beabsichtige am 14. September auf der Rückreise vom Comer See in Baden-Baden Zwischenstation zu machen und am Tag darauf nach Lothringen weiterzufahren. Zwei Wochen später erfuhr dann auch die Öffentlichkeit durch eine dürre Meldung des Bulletin des Presse- und Informationsamtes der Bundesregierung von den Reiseplänen.

„*Von großer Sorge erfüllt*“, brach Adenauer sein „*Urlaubszelt*“ in Cadenabbia am 13. September ab, übernachtete in Baden-Baden und reiste am folgenden Morgen nach Colombey-les-Deux-Eglises weiter. Ein „*notwendiger, wenn auch nicht sehr*

angenehmer Besuch“ stehe ihm bevor, schrieb er seinem Freund Robert Pferdmenges. Gegen Mittag traf der Kanzler in Begleitung von Außenminister von Brentano und Ministerialdirektor Carstens in *La Boisserie* ein. Nach einer unzereemoniellen, einfachen Begrüßung bat der Gastgeber zu einem Essen. Gegen 16 Uhr zogen sich die beiden Regierungschefs zu einem über zweistündigen Vieraugengespräch mit dem Dolmetscher Jean Meyer zurück, während sich ihre Entourage, auf der französischen Seite noch Außenminister Maurice Couve de Murville, der Generaldirektor des *Quai d'Orsay*, Louis Joxe, und der Botschafter in Bonn, François Seydoux de Clausonne, zur Besprechung in die *préfecture* von Chaumont begab.

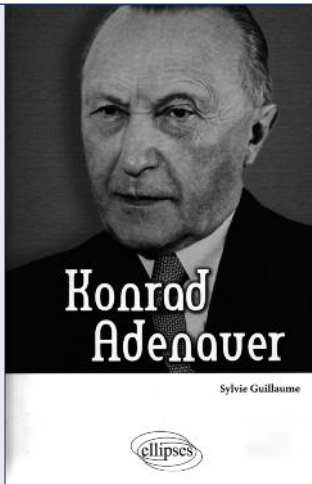
Wie zuvor verabredet, beschränkten sich Adenauer und de Gaulle auf eine allgemeine politische *Tour d'horizon* über die Themen Ost-West-Beziehungen, Naher Osten, EWG und transatlantische Partnerschaft. Sie stimmten darin überein, dass Europa angesichts der östlichen Bedrohung, des unsicheren Kurses der USA und der Defizite der Atlantischen Allianz zur Einigung aufgerufen sei, wolle es sich gegenüber der westlichen wie der östlichen Vormacht behaupten. Für Adenauer bedeutete dies freilich keine Äquidistanz zu den Flügelmächten des Staatensystems, unterstrich er doch sogleich die Notwendigkeit, die enge Verbindung zu den USA und auch die NATO nicht zu gefährden. De Gaulle ging auf diesen wichtigen Hinweis nicht ein, entwickelte stattdessen seine Vision von einem geeinten

Europa auf der Basis einer engen deutsch-französischen Kooperation: „*Es geht darum, das ganze Europa zu schaffen, oder es gibt kein Europa*“ („*Il s'agit de faire toute l'Europe ou bien il n'y a pas d'Europe*“). Die Zusammenarbeit, meinte der General vielsagend, werde nicht immer leicht, denn die Bundesrepublik sehe als Hauptproblem die deutsche Einheit, Frankreich jedoch Nordafrika. Ganz anders als in seinen jüngsten Unterredungen mit dem britischen Premierminister Macmillan und US-Außenminister Dulles beteuerte er aber, einer friedlich vollzogenen Wiedervereinigung gewogen zu sein, sofern die bestehenden Grenzen unangetastet blieben und die Bundesrepublik auf Atomrüstung verzichte. Es gebe für ihn, so hob der General zum Abschluss der Unterredung an, in Europa nur einen möglichen Partner, und der heiße Deutschland. Deshalb, darin waren sich beide Staatsmänner einig, bedürfe es der „*ständigen Konsultation*“ zwischen den Regierungen über die zentralen Probleme der internationalen Beziehungen. „*Wir glauben*“, so verkündete ein gemeinsam abgestimmtes Kommuniqué, „*dass die vergangene Gegnerschaft ein für allemal überwunden sein muss und dass Franzosen und Deutsche dazu berufen sind, in gutem Einvernehmen zu leben und Seite an Seite zu arbeiten.*“ Die enge Zusammenarbeit sei die Grundlage jedes konstruktiven Aufbaus in Europa; sie müsse organisiert werden und den übrigen westeuropäischen Nationen offenstehen.

Im Anschluss an dieses historische Tête-à-Tête ging man zum Abendessen, an dem auch die bei-

Il n'y a pas que 1963

« *La signature du Traité de l'Elysée en 1963 a une large portée symbolique. En France, l'image d'Adenauer s'identifie au couple qu'il forme avec le général de Gaulle. Cette image est réductrice et masque la réalité en faisant débiter l'amitié franco-allemande en 1963. En fait, ce rapprochement a commencé dès 1949. Le général de Gaulle n'est pas la seule personnalité politique française à nouer une relation d'amitié*



tié avec Adenauer. Le nombre important d'ouvrages sur le couple de Gaulle-Adenauer et sur le Traité de l'Elysée grossissent aussi le poids de l'événement qui est, somme toute, réel. Toutefois, la vision pourrait être rééquilibrée par les faits qui le précèdent sous la Quatrième République, qui n'ont cependant pas la même charge symbolique ».

Sylvie Guillaume, *Konrad Adenauer*. Ellipses, Paris 2007, 300 pages.

Interprètes

« Lors de cette rencontre, il n'y eut qu'un seul interprète, Jean Meyer, engagé par le Quai d'Orsay. Il put s'arranger pour que les Allemands n'envoient pas d'interprète et rester ainsi seul, promettant une copie de son compte rendu, que la partie allemande ne reçut jamais. A la suite de cet événement, pour être sûr d'avoir leur compte rendu, les Allemands ont toujours exigé d'avoir leur propre interprète à tous les sommets avec la France. Ce fut Hermann Kusterer qui, pour le compte des Affaires étrangères de la RFA, assura l'interprétation de toutes les rencontres ultérieures avec le général de Gaulle. Le général l'apprécia tant qu'il lui demanda ultérieurement d'assurer la traduction allemande de ses Mémoires d'espoir. »

« Quand le général de Gaulle se rendait en Allemagne, les précautions de sécurité étaient extraordinaires. C'est ainsi, par exemple, que la route qui va de Bonn au château d'Ernich, résidence de l'ambassadeur de France en Allemagne, acquise par André François-Poncet du temps du haut-commis-

sariat, passe le long du Rhin devant l'ambassade de l'URSS en Allemagne. Les motards de l'escorte accéléraient toujours lors de ce passage, bien que personne dans cette ambassade ne songeât à attenter à la vie du général. Des policiers en uniforme étaient disposés tous les 50 mètres sur tous nos parcours. L'autoroute de l'aéroport de Cologne-Wahn n'existait pas encore et nous passions à travers champs. En juillet, les blés sont hauts et la vue d'un tronc de gendarme tous les cinquante mètres sortant des blés ressemblait à une mise en scène du Châtelet. »



let, les blés sont hauts et la vue d'un tronc de gendarme tous les cinquante mètres sortant des blés ressemblait à une mise en scène du Châtelet. »

Paul Falkenburger, *Ich bin ein Berliner – Berlin, Paris, Bonn : la voie d'un interprète*. Christian, Paris 2006, 306 pages.

den Delegationen teilnahmen, die anschließend wieder nach Chaumont zurückführen, während Adenauer, wie vereinbart, im Hause de Gaulles übernachtete. Nach dem Frühstück am folgenden Morgen verließ er *La Boisserie* und kehrte bewegt nach Bonn zurück. Kurz darauf erreichte ihn ein sehr wohlmeinendes Schreiben aus Colombey, in dem de Gaulle die Zukunft der bilateralen Beziehungen optimistisch einschätzt (*„L'impression que je conserve de notre rencontre me laisse bien augurer de l'avenir des relations entre nos deux pays“*). Den Ministern in der Kabinettsitzung gab er wenige Tage später offen zu, wie unbegründet seine Angst nach dem Kriegsende vor deutscher Revanche gewesen sei. Adenauer wünsche wirklich die Verständigung. Deutschland sei ruiniert, fuhr er dann nicht eben schmeichelhaft fort, es wird nun lange keine eroberungslustige Ambition mehr haben können (*„L'Allemagne a les reins cassés et ne peut avoir d'ambition conquérante avant longtemps“*).

Auch Adenauer war, wie erwähnt, über den Verlauf der Begegnung sehr befriedigt; beeindruckt von der Persönlichkeit de Gaulles; ergriffen von der Einfachheit seines Lebensstils; über-

zeugt vom Konsens in den großen Fragen der Weltpolitik. Am 16. September rühmte er auf einer Pressekonferenz vor über 250 Journalisten die „menschlichen Züge“ seines Gastgebers, die Einsamkeit und Armut der Gegend um Colombeyles-Deux-Eglises – emotionaler Überschwang statt vernunftgeleitetes Kalkül, und das bei einem notorisch misstrauischen Politiker wie Adenauer.

Rational bleibt das „Damaskus-Erlebnis“ des sonntäglichen Rendezvous in *La Boisserie* wohl auf immer unerklärlich. Augenzeugen der historischen Begegnung sprachen in Anlehnung an das Wort de Gaulles vom „*miracle historique*“ der deutsch-französischen Verständigung von einem „Wunder“. Folgt man der Darstellung Jacques Bariéty's, einem der besten Kenner der französischen Akten, hatte der Kanzler den *président du conseil* als „*homme de certitudes*“ kennengelernt und mit ihm „eine Art moralischer und politischer Übereinkunft geschlossen“. Das nach monatelangem Vorgeplänkel absichtlich auf die „*geistigen Grundlagen*“ ihrer Politik beschränkte mehrstündige Tête-à-Tête erlaubt indes trotz der freundschaftlichen Atmosphäre kaum derart weitgehen-

Frankreich und die NATO

„Zum Atlantikpakt versichere ich meinem Gesprächspartner, wir Franzosen fänden es völlig natürlich, wenn die Bundesrepublik ihm rückhaltlos zustimme. Wie sollte es auch anders sein? Im Zeitalter der Atombomben und solange sie von den Sowjets bedroht werde, brauche sie ganz of-



fensichtlich den Schutz der Vereinigten Staaten. Aber in dieser wie in anderen Fragen befinde sich Frankreich nicht in derselben Lage. Folglich werde es zwar weiterhin dem grundsätzlichen Bündnis angehören, das der Vertrag von Washington für den Fall

einer Aggression vorsehe, früher oder später jedoch das System der NATO verlassen, zumal es eine Kernwaffenrüstung aufzubauen gedenke, auf die das Integrationsprinzip nicht angewandt werden kann.“

Charles de Gaulle nach dem ersten Gespräch mit Konrad Adenauer in Colombey-les-Deux-Eglises.

de Schlussfolgerungen. Unwillkürlich gewinnt man den Eindruck, als habe der Kanzler den General vor der Begegnung ebenso verzerrt beurteilt wie unmittelbar nachher, allerdings mit einem anderen Vorzeichen.

Nur wenige Tage später war die Hochstimmung wieder verflogen. Nachdem Adenauer vom Vorschlag de Gaulles über den Umbau der NATO in Richtung auf ein amerikanisch-britisch-französisches Triumvirat erfahren hatte, reagierte er Tagebuchaufzeichnungen Blankenhorns zufolge mit äußerster Schärfe. *„Aus diesen Plänen spreche eine Überheblichkeit, für die er, der Kanzler, nicht das geringste Verständnis habe“*, notierte der Botschafter. Dass Adenauers Entrüstung über diesen Affront achtundvierzig Stunden nach seinem Besuch in Colombey-les-Deux-Eglises nicht in ein dauerhaftes Zerwürfnis umschlug, hing keineswegs mit staatspolitischer Klugheit zusammen, sondern vornehmlich mit der im November ausbrechenden Berlin-Krise. Denn während die USA und Großbritannien den sowjetischen Pressionen mit Ap-

peasement begegneten, bewährte sich de Gaulle als zuverlässiger Partner in der Not. Der französische Staatspräsident tat dies nicht aus Altruismus, sondern aus Kalkül, stellte die Hilfe in den Dienst seiner europapolitischen Ambitionen.

Je unnachgiebiger US-Präsident Kennedy seit 1961 auf die Vormachtrolle der USA in der Atlantischen Allianz pochte und gleichzeitig die Entspannung zur Sowjetunion suchte, desto enger schweißte er Kanzler und General zusammen. Auch wenn sie ihr Ziel einer *„engen deutsch-französischen Entente“* (*„étroite entente franco-allemande“*, wie Charles de Gaulle formulierte) letztlich nur bedingt erreichten: Führt man sich die nationalistischen Exzesse des 19. und 20. Jahrhunderts vor Augen, kann man verstehen, dass de Gaulle die Überwindung der *„Erbfeindschaft“* als „Wunder“ empfand. Von Adenauer und Robert Schuman 1950 initiiert, gewann die Verständigung ein Jahrzehnt später dank Adenauer und de Gaulle völkerrechtliche Gestalt. Auf der Basis des Elysée-Vertrags ist 1963 ein Netz von Kontakten entstanden, das unter souveränen Staaten einmalig sein dürfte. Das Treffen von Colombey-les-Deux-Eglises war eine wichtige Wegmarke auf dem mühsamen, steinigem Pfad zur deutsch-französischen Versöhnung.

Pas de sentiments vindicatifs

« De Gaulle reconnut qu'après la débâcle allemande, il avait craint, comme la plupart des



Français, que l'Allemagne ne se venge de la France après son rétablissement. C'est pour cette raison qu'il avait été à l'initiative d'un rapprochement franco-

soviétique en 1944 en tant que président du conseil. Entre-temps, il aurait cependant été convaincu que le peuple allemand d'aujourd'hui ne nourrissait pas de sentiments vindicatifs de cet ordre. C'est ce qui expliquait son changement de politique : une alliance étroite avec l'Allemagne contre la Russie soviétique. »

Konrad Adenauer après le premier entretien avec Charles de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises.

Die Väter des Elysée-Vertrages

Adenauer und de Gaulle auf der Suche nach Europa

Wilfried Loth*

» Charles de Gaulle stand, als er am 1. Juni 1958 das Mandat erhielt, eine neue Verfassung für Frankreich auszuarbeiten, nicht gerade im Ruf, ein engagierter Verfechter der europäischen Einigung zu sein. Konrad Adenauer fürchtete daher, der neue Regierungschef in Paris werde Frankreich aus der NATO herauslösen, sich auf Kosten Deutschlands und der westlichen Sicherheit mit Moskau verständigen und alles zunichtemachen, was in mühevollen Verhandlungen seit mittlerweile neun Jahren an europäischer Integration schon erreicht war.

Scepticisme

Au tout début, le chancelier Adenauer était plutôt sceptique quant aux futures relations avec la France. La rencontre de Colombey-les-Deux-Eglises a profondément modifié le climat entre les deux hommes, dans l'intérêt d'une sauvegarde de l'identité des nations européennes face aux Etats-Unis.

De Gaulle était persuadé que la garantie du bouclier américain perdrait de sa substance en même temps que l'arsenal nucléaire soviétique à longue portée serait sans cesse perfectionné. Pour lui, qui s'était opposé au Plan Schuman et au projet de la Communauté européenne de Défense (CED) lorsqu'il était dans l'opposition, seule une stratégie commune et autonome de défense en Europe pourrait garantir l'indépendance de l'Europe, si une telle politique européenne reposait sur l'organisation d'une « *coopération politique entre les Etats avec la perspective d'une confédération* ».

Mais la requête d'un rôle particulier pour la France dans cette coopération ne cessera d'alimenter le scepticisme d'un Konrad Adenauer hostile à ce que Bonn se détache des Etats-Unis. Mais le chancelier acceptera une union à deux (Traité de l'Elysée), amorce d'une coopération future plus large.

Réd.

Als Oppositionspolitiker war de Gaulle gegen den Schuman-Plan ebenso zu Felde gezogen wie gegen die Europäische Verteidigungsgemeinschaft (EVG), und auch gegenüber den Projekten der Europäischen Atomgemeinschaft und der Wirtschaftsgemeinschaft hatte er sichtlich Distanz gewahrt. Die erste Begegnung zwischen den beiden Staatsmännern in Colombey-les-Deux-Eglises am 14. September 1958 verlief dann aber ganz anders, als Adenauer befürchtet hatte (siehe den Beitrag von Ulrich Lappenküper in diesem Heft). De Gaulle ließ nichts von französischen Hegemonialplänen erkennen; stattdessen beschwor er die Überwindung der früheren Gegnerschaft, die Notwendigkeit enger Kooperation, häufiger Konsultation und „organisierter“ Zusammenarbeit. Er bezeichnete diese Zusammenarbeit als Grundlage eines konstruktiven Aufbaus Europas. Adenauer war erleichtert, angenehm überrascht, kehrte hochbeglückt nach Bonn zurück. Von heute auf morgen sah er in de Gaulle einen Partner. Er war jetzt davon überzeugt, das Werk der europäischen Einigung, das er mit Männern wie Robert Schuman und Antoine Pinay begonnen hatte, auch mit dem Präsidenten der Fünften Republik fortsetzen zu können.

Tatsächlich war de Gaulle in seinen europapolitischen Vorstellungen viel flexibler, als es sein Beharren auf französischer „Grandeur“ und seine Polemiken gegen die Europapolitik der Vierten

* Dr. Wilfried Loth ist Professor am Historischen Institut der Universität Duisburg-Essen.

Ein neuer Nationalismus? / Un nouveau nationalisme ? Eine kritische Analyse von / une analyse critique de Theo Sommer* (1963)

„Charles de Gaulle, ich kann mir nicht helfen, ist ein Unglück für Europa und den ganzen Westen. Indem er das 19. Jahrhundert abermals heraufzuführen trachtet, ist er im Begriff, uns allen das zwanzigste Jahrhundert zu verspielen.

Zwanzigstes Jahrhundert, das heißt für mich zweierlei: Überwindung des Nationalismus in der Alten Welt, wenigstens in ihrer westlichen Hälfte, und Überwindung des atlantischen Grabens zwischen Europa und Amerika. Ströme von Blut sind dafür vergossen worden, mit unendlichen Opfern hat sich der Westen das Zusammenrücken seiner Teile erkaufte. Und wenn auch der Integrationsprozess längst nicht vollendet ist, ein Anfang wurde doch gemacht und ein gutes Stück Weges schon zurückgelegt. Auf diesem Wege aber hat de Gaulle jetzt ein Haltesignal aufgerichtet. Mehr noch: er befiehlt ‚Ganze Abteilung kehrt!‘ und reißt so auf neue auseinander, was unaufhaltsam zusammenwachsen will.

Die Mauern des Nationalismus in Europa waren niedriger geworden, niemand kann das bezweifeln. Vor kurzer Frist noch sah es so aus, als könnten wir sie bald als stumme Zeugen einer versunkenen Epoche bestaunen, wie den Limes, wie den Hadrianswall. Da jedoch kam de Gaulle, mischte aus nationaler Romantik und nationalistischem Machtanspruch frischen Mörtel und baute mit den Backsteinen des uralten Vokabulars eine neue, höhere Mauerkrone. ‚Souveränität‘, klingt es aus all seinen Reden, ‚Autarkie‘ und ‚Unabhängigkeit‘ aus all seinen Taten. Was aber sind diese Begriffe anderes als Umschreibungen für Nationalismus? Was schließlich ist Nationalismus anderes als verderblicher, weil rückwärtsgewandter Partikularismus?“

Aus: *Dokumente* 2/1963

« C'est plus fort que moi : je considère le général de Gaulle comme un malheur pour l'Europe et l'ensemble de l'Occident. En prétendant ressusciter le 19^e siècle, il risque de nous faire perdre le 20^e.

« Le 20^e siècle : pour moi, ce terme représente deux choses : d'une part le dépassement du nationalisme dans l'Ancien Monde (du moins dans sa moitié occidentale), et de l'autre celui du fossé atlantique entre l'Europe et l'Amérique. Des flots de sang ont été versés à cette fin, et c'est au prix de sacrifices infinis que l'Occident a acheté la réunion des parties qui le composent. Même si le processus d'intégration est encore loin d'être achevé, il n'en est pas moins amorcé, et un bon bout de chemin a déjà été parcouru. Mais voici que sur cette route, le général de Gaulle a placé un signal d'arrêt. Bien plus, il donne à la division l'ordre de faire demi-tour, séparant ainsi une fois de plus ce qui tend irrésistiblement à se rejoindre.

« Les murailles du nationalisme, en Europe, furent naguère moins hautes, nul ne peut le contester. Tout récemment encore, il semblait que nous pourrions bientôt les contempler avec étonnement, comme les témoins d'une époque révolue, analogues au limes ou à la muraille d'Hadrien. Mais survint le général de Gaulle, qui, pilant ensemble romantisme national et visées nationalistes, en fit un mortier avec lequel il cimentait les briques d'un vocabulaire antique et releva le mur. Le mot de 'souveraineté' revient dans tous ses discours, ceux d' 'autarcie' et d' 'indépendance' imprègnent tous ses actes. Mais que représentent ces conceptions, sinon un autre terme pour 'nationalisme'? Et qu'est-ce enfin que le nationalisme, sinon un particularisme pernicieux, parce que tourné vers le passé ? »

In : *Documents* 3/1963

*Theo Sommer war 1963 politischer Redakteur der Wochenzeitung *Die Zeit* und Mitglied der Deutschen Gesellschaft für Auswärtige Politik (DGAP). / Theo Sommer était en 1963 rédacteur politique de l'hebdomadaire *Die Zeit* et membre de la Société allemande de Politique étrangère (DGAP).

Republik vermuten ließen. Als Chef des Nationalen Befreiungskomitees hatte er im März 1944 die Schaffung einer „westlichen Gruppierung“ auf

wirtschaftlicher Grundlage angekündigt, die Frankreich und seinen Nachbarn ermöglichen sollte, „unsere Unabhängigkeit zu behaupten und dem

amerikanisch-russischen Kondominium zu entkommen“. Mit der Wende zum Kalten Krieg wurde aus der Sorge vor dem amerikanisch-russischen Kondominium die Furcht vor einer Eskalation der Spannungen zwischen den beiden Weltmächten; er wollte jetzt ein Europa schaffen, „das in der Lage ist, jedem möglichen Hegemonieanspruch zu begegnen und zwischen den beiden rivalisierenden Massen jenes Gleichgewicht zu etablieren, das für den Erhalt des Friedens notwendig ist“. Außerdem gewann die europäische Integration für ihn nunmehr auch als Mittel zur Eindämmung der Deutschen an Bedeutung. „Niemand ist mehr von der Notwendigkeit, Europa zu schaffen, überzeugt als ich“, versicherte er Ende 1948 dem Paneuropa-Pionier Richard Graf Coudenhove-Kalergi, „es ist die einzige Möglichkeit, um zu einer Regelung der deutschen Frage zu gelangen, die zum Gleichgewicht beiträgt, ich will damit sagen: die den Kapazitäten des deutschen Volkes eine Karriere eröffnen könnte, ohne seine Nachbarn zu gefährden. Das gilt umso mehr, als heutzutage der Ehrgeiz Sowjetrusslands in der Lage ist, das Abenteuer herauszufordern und zu unterstützen.“ Die Deutschen sollten, darin stimmte er mit Adenauer überein, durch die Perspektive auf die europäische Einigung davon abgehalten werden, sich mit der Sowjetunion auf eine Wiedervereinigung auf Kosten des Westens zu verständigen.

Nach der Rückkehr an die Macht 1958 präzierte de Gaulle diese europapolitischen Zielsetzungen in zweierlei Hinsicht: Zum einen ließ er sich von Jacques Rueff vom strategischen Wert des Gemeinsamen Marktes überzeugen. Wenn Frankreich sich in Europa und in der Welt behaupten wollte, dann musste es wieder wirtschaftlich konkurrenzfähig werden, und das war nur über eine politisch regulierte Modernisierung in Abstimmung mit den europäischen Partnern möglich. Folglich arbeitete de Gaulle in der Abwehr der britischen Vorschläge zur Schaffung einer großen Freihandelszone, in der sich die Europäische Wirtschaftsgemeinschaft (EWG) auflösen würde, sogleich eng mit der Europäischen Kommission zusammen.

Zum anderen verdichtete sich de Gaulles Vorstellung von einer eigenständigen Rolle Europas in der Weltpolitik jetzt zur Vision einer eigenständigen Organisation europäischer Interessen

im Rahmen des westlichen Bündnisses. Sie schien ihm in erster Linie deswegen notwendig zu sein, weil er die Abhängigkeit der europäischen Verbündeten von der amerikanischen Abschreckungsgarantie als unwürdig und unsicher zugleich empfand: Unwürdig im Hinblick auf die Autonomie der europäischen Nationen, die infolge dieser Abhängigkeit permanent durch amerikanischen Pressionen bedroht waren und von der im Ernstfall des militärischen Konflikts nichts mehr übrig bleiben würde; und in höchstem Maße unsicher, weil der Bau sowjetischer Langstreckenbomber, die mit atomarer Bewaffnung amerikanisches Territorium erreichen konnten, die Einlösung der amerikanischen Garantie äußerst fraglich machte. De Gaulle hatte keinen Zweifel daran, dass diese Garantie mit der Perfektionierung des sowjetischen Arsenalts weiter an Wert verlieren würde, und dass der Übergang zur Strategie der „flexible response“ Europa nur dem Risiko einer privilegierten Zerstörung aussetzte.

Das Kernstück des politischen Europas bildete darum in seinem Verständnis die verteidigungspolitische Autonomie; und das setzte voraus, dass sich die Partner dieses Europas auf das Ziel tatsächlicher Unabhängigkeit von der amerikanischen Führungsmacht verständigten. „Es kann keine europäische Einheit geben“, notierte er im Juli 1961, „wenn Europa nicht eine politische Körperschaft bildet, die sich von anderen Körperschaften unterscheidet. Aber es kann keine politische Persönlichkeit Europas geben, wenn Europa nicht hinsichtlich der Verteidigung über seine Persönlichkeit verfügt.“ Dass „Europa seine Persönlichkeit in seiner eigenen Verteidigung haben muss“, war für ihn „umso mehr angezeigt, als Europa ein strategisches Ganzes bildet. Es stellt das Aufmarschgebiet für eine einzige und gleiche Schlacht dar. Amerika kann die Schlacht um Europa verlieren ohne zu verschwinden. Europa kann es nicht.“

Die europäische „Körperschaft“, die de Gaulle vorschwebte, war nicht das „Europa der Vaterländer“, das man ihm immer wieder nachgesagt hat. Die organisierte Kooperation sollte sich „im Laufe der Zeit zu einer breiten Konföderation entwickeln“, meinte er im Juli 1960 zu Adenauer. Als er das Projekt im September 1960 der Öffentlichkeit vorstellte, nannte er es nur einen „Anfang von

Europa“: „Wenn man sich auf diesen Weg begibt und hoffen kann, auf ihm voranzukommen, werden sich die Bindungen vervielfältigen und die Gewohnheiten einstellen; und dann, wenn die Zeit nach und nach ihr Werk tut, ist es möglich, dass neue Schritte zur europäischen Einheit unternommen werden“, sagte er auf seiner Pressekonferenz vom 5. September. Im Januar 1961 instruierte er den französischen Botschafter in Washington: „Unsere Europapolitik beruht auf der Organisation einer politischen Zusammenarbeit zwischen den europäischen Staaten mit der späteren Perspektive einer Konföderation.“

Da die strategischen Interessen der westlichen Europäer nahezu identisch waren, wurde die „force de frappe“ von de Gaulle von Anfang an europäisch gedacht – als eine Atomstreitmacht mit europäischer Funktion, die zwar von Frankreich initiiert wurde, durch die Politische Union aber in eine gemeinsame Entscheidungsstruktur der westlichen Europäer eingebunden werden sollte. Als sich Adenauer bei dem Treffen

auf Schloss Rambouillet Ende Juli 1960 über die Diskriminierung der Bundesrepublik beklagte, die in de Gaulles Idee eines Dreier-Direktoriums der NATO steckte, antwortete ihm der französische Präsident: „Ich verstehe Sie, aber wissen Sie: All das ist nur für den Augenblick. Später, wenn wir wirklich vereint sind, wird es notwendigerweise Änderungen geben, eine gewisse Teilung; und auch Sie werden zweifelsohne eines Tages die Atomwaffe haben, vor allem in dem Fall, dass sich unsere beiden Länder – und vielleicht auch noch andere – auf europäischer Ebene vereinigen können.“

Das Unionsprojekt

Trotz der bemerkenswerten Übereinstimmung zwischen Adenauer und de Gaulle in den Zielsetzungen der Europapolitik verlief die Linie von

dem Treffen in Colombey zum Elysée-Vertrag nicht geradlinig. Belastet wurde sie insbesondere von dem Umstand, dass de Gaulle seine Europa-Konzeption nicht konsequent verfolgte, sondern wiederholt versuchte, eine Sonderrolle für Frankreich zu reklamieren, wenn es denn die Umstände erlaubten. Bei seinem Staatsbesuch auf Schloss Rambouillet Ende Juli 1960 konnte Adenauer aber feststellen, dass de Gaulle jetzt energisch auf die europäische Gemeinschaft zusteuerte. Der französische Staatspräsident regte nicht nur regelmäßige Zusammenkünfte der Staats- und Regierungschefs der EWG an, die in Abständen von



Schloss Rambouillet

drei Monaten über alle Bereiche politischer, wirtschaftlicher, kultureller und militärischer Zusammenarbeit beraten sollten; er schlug sogar die Bildung einer Art deutsch-französischer Konföderation mit gemeinsamer Staatsangehörigkeit als strategischem Schritt zur Schaffung des Politischen Europas vor. „Drei Ressorts, Außenpolitik, Verteidigung und Finanzen, sollten beiden Ländern gemeinsam sein. Niemand aus der Sechser-Gemeinschaft“, so de Gaulle, „werde sich dann dem Sog der politischen Neuformierung entziehen können, wenn Deutschland und Frankreich vorangingen“, erinnerte sich Adenauer-Referent Franz Josef Bach.

Adenauer schreckte vor einem so weitreichenden Schritt zurück. Vielleicht spürte er, dass er eine Trennung von den USA implizierte, die er nicht wollen konnte. Möglicherweise hielt er es

aber auch nur für taktisch unklug, die kleineren Partner in der EWG mit der Bildung einer solchen deutsch-französischen „Konföderation“ unter Zugzwang zu setzen. De Gaulle gegenüber begründete er seine Reserve mit dem Argument, dass sich die Bundesrepublik vor dem Hintergrund der jüngsten deutschen Vergangenheit nicht daran beteiligen könne, eine Zwangslage zu schaffen, die den anderen europäischen Völkern nur noch die Alternative des Mitmachens lasse. Im Anschluss an die Unterredung ließ er diesen Teil aus dem Protokollentwurf herausnehmen, sodass wir nur durch ein Zeugnis seines Persönlichen Referenten von ihm wissen.

Im Übrigen machte Adenauer gegenüber de Gaulles Forderung nach Ablösung der militärischen Integration der NATO unter amerikanischem Oberkommando geltend, dass die „*Entwicklung Europas in Zusammenarbeit mit den Vereinigten Staaten erfolgen*“ müsse. Er gesteht ihm aber zu, dass der Präsident hinsichtlich der Notwendigkeit einer Reform des westlichen Bündnisses „*im Kern Recht*“ habe, wie im Protokoll der Unterredung vom 29. Juli 1960 zu lesen ist. Gegen die Unterordnung der supranationalen Institutionen – gemeint ist in erster Linie die Brüsseler EWG-Kommission – unter den Ministerrat, die ebenfalls zu de Gaulles Programm gehörte, erhob er keine grundsätzlichen Einwände. Seine Mitarbeiter waren entsetzt: Sie glaubten, dass Adenauer dabei war, de Gaulle in die Abkehr von einem supranationalen Europa zu folgen.

Beginn zu zweit

De Gaulle ging nach dem Treffen von Rambouillet in die Offensive. „*Nach dem Besuch des Kanzlers müssen wir das Eisen der Organisation Europas schmieden*“, teilte er seinem Außenminister Maurice Couve de Murville mit, „*denn dieses Eisen ist heiß*“. Möglichst umgehend sollte eine deutsch-französische Kommission gebildet werden, die ein Projekt über die organisierte Regierungszusammenarbeit auf den Weg bringen und Vorschläge zu einer „*grundlegenden Reform*“ der Europäischen Gemeinschaften ebenso wie zu einer „*grundlegenden Reform*“ der NATO erarbei-

ten sollte. Schon im Oktober 1960 sollten die Regierungschefs der Sechs zusammentreten. Falls die kleineren Mitgliedsstaaten nicht zur Mitwirkung bereit sein sollten, sollte im Oktober eine entsprechende Vereinbarung zwischen Frankreich und der Bundesrepublik Deutschland geschlossen werden, die für die anderen vier Mitgliedsländer offen blieb.

De Gaulle et les Etats-Unis

« Il serait absurde de prétendre que Bonn puisse choisir entre Paris et Washington. Un axe Paris-Bonn tel que l'envisage le général de Gaulle serait une alliance entre une Bundeswehr aux faibles effectifs, « sous-armée » selon les critères actuels, et une armée française qui traverse l'une des crises les plus graves de son histoire, dont le corps des officiers est profondément divisé et qui ne disposera pas avant longtemps d'armes atomiques prêtes à être utilisées. Il n'existe donc pas de solution de rechange à une très étroite coopération militaire entre l'Amérique et l'Europe occidentale, en d'autres termes, il n'existe pas de solution de rechange à l'OTAN. Aussi ne doit-on rien faire qui puisse mettre l'OTAN en péril. Les plans indispensables élaborés par l'OTAN et auxquels le général de Gaulle ne veut pas s'associer doivent être malgré tout mis à exécution – en espérant que le chef de l'Etat français finira par changer d'avis. L'expérience a montré qu'il ne servait à rien de vouloir faire pression sur lui. »

Klaus Mehnert, spécialiste des questions de politique internationale, interviewé pour l'hebdomadaire protestant *Christ und Welt* (N° 22/1962) ; in : *Documents* 3/1962

Genauso ist es gekommen, wenn auch mit zeitlicher Verzögerung: Im Februar 1961 konnten de Gaulle und Adenauer den Partnern der EWG die Bildung einer Studiengruppe abringen, die die Vorschläge zu einer politischen Zusammenarbeit prüfen sollte. Die Verhandlungen der Sechs über eine Politische Union blieben dann aber im April 1962 stecken (siehe den Beitrag von Henning Türk in *Dokumente/Documents* 2/2012). Drei Monate später erklärte sich Adenauer bereit, mit einer Zweier-Union zu beginnen: Das war die Geburtsstunde des Elysée-Vertrages.

A la recherche de l'aval populaire

Les voyages officiels de l'année 1962

Corine Defrance et Ulrich Pfeil*

» Le 8 juillet 2012, le président François Hollande et la chancelière Angela Merkel se sont retrouvés à Reims pour commémorer le cinquantième anniversaire de la rencontre entre le général de Gaulle et Konrad Adenauer, qui avaient ce jour-là passé en revue des troupes françaises et allemandes à Mourmelon avant d'assister ensemble à un office religieux à la cathédrale de Reims.

Une plaque, en allemand, traduction de celle qu'avait fait déposer jadis le général de Gaulle en hommage à Monseigneur Marty et en commémoration de la cérémonie du 8 juillet 1962. Passage en revue des soldats de la brigade franco-allemande, cérémonie dans la cathédrale, déjeuner inspiré

de celui d'il y a cinquante ans..., la manifestation du 8 juillet 2012 a voulu tout à la fois reprendre les gestes d'il y a cinquante ans en intégrant un certain nombre de symboles de la riche coopération franco-allemande développée après la signature du Traité de l'Élysée.

Auf dem Weg zum Elysée-Vertrag

Die Historiker Corine Defrance und Ulrich Pfeil erinnern an die offiziellen Reisen Charles de Gaulles und Konrad Adenauers in das jeweilige Nachbarland, die den – mitunter steinig – Weg zum Elysée-Vertrag vom 22. Januar 1963 ebneten.

Führte die Wiederwahl de Gaulles 1958 in der Bundesrepublik im Hinblick auf eine Weiterentwicklung der europäischen Integration zunächst zu Besorgnis, wurde diese durch die Reise Adenauers nach Colombey-les-Deux-Eglises (vgl. den Beitrag von Ulrich Lappenküper, Seite 45), 14 weitere Treffen der beiden Staatsmänner, zahlreiche Briefe, umfangreiche persönliche Gespräche und nicht zuletzt durch die Haltung Frankreichs in der Berlin-Frage nach und nach zerstreut. Auch wenn immer wieder Rückschläge für Verstimmung sorgten: Die französische und deutsche Bevölkerung sehnte sich nach einer von den politischen Akteuren und der Zivilgesellschaft vorbereiteten Aussöhnung. Red.

* Corine Defrance est chercheur au CNRS (UMR 8138 IRICE), Paris ; Ulrich Pfeil est professeur de civilisation allemande à l'Université de Lorraine à Metz.

Retour sur le passé (inauguration d'une exposition au palais du Tau sur *Les bâtisseurs de l'amitié franco-allemande* réalisée par la Fondation Charles de Gaulle et la Fondation de la maison du chancelier Adenauer), mais aussi regard tourné vers l'avenir : « *Nous n'héritons pas d'une amitié, nous la renouvelons à chaque génération* », a déclaré François Hollande, profitant de l'occasion pour désamorcer de récentes tensions franco-allemandes.

Si la rencontre de Reims, en juillet 1962, a été retenue pour marquer le lancement d'une série de manifestations ponctuant « *l'année franco-allemande* » qui s'achèvera avec le 50^e anniversaire de l'Office franco-allemand pour la Jeunesse, le 5 juillet 2013, c'est parce que symboliquement elle passe, selon les termes même de Charles de Gaulle, pour le moment où fut « *scellée* » la réconciliation entre les deux peuples.

Il convient aujourd'hui de rappeler comment les chefs d'Etat et de gouvernement de la France et de la République fédérale d'Allemagne en vinrent à choisir un partenariat privilégié en Europe et comment les voyages officiels d'Adenauer en France en juillet puis de de Gaulle en Allemagne fédérale en septembre 1962 pavèrent le chemin vers le Traité de l'Élysée du 22 janvier 1963. Il s'agit de comprendre, comment ces voyages finirent de dissiper les craintes et d'établir la confiance, à une échelle plus large que celle des gouvernants.

Etablir et consolider la confiance

Lorsque le général de Gaulle fut rappelé au pouvoir le 29 mai 1958, le gouvernement de la République fédérale et l'opinion publique ouest-allemande nourrissaient quelque inquiétude. Quelle serait l'attitude française à l'égard de la construction européenne, que Bonn considérait comme l'un des enjeux fondamentaux de sa politique ? Paris serait-il à nouveau tenté par une politique de bascule entre Moscou et Washington, alors que l'ancrage à l'Ouest et le lien étroit avec les Etats-Unis étaient vitaux pour la jeune RFA dans le contexte de la guerre froide ? Quelles seraient être les conséquences pour les relations franco-allemandes du projet de « Directoire à trois » de l'Alliance atlantique, auquel le général aspirait ?

Enfin, la guerre d'Algérie et l'urgence de la réforme des institutions en France n'allaient-elles pas conduire Paris à faire passer au second plan ses relations, déjà denses, avec le voisin allemand ? Aussi, pour dissiper les inquiétudes, de Gaulle invita le chancelier à La Boisserie, sa résidence familiale à Colombey-les-Deux-Eglises, les 14 et 15 septembre 1958 (voir l'article de Ulrich Lappenküper, page 45). C'était un geste sans précédent entre les chefs d'Etat et de gouvernement des deux pays. Ce fut la première d'une série de nombreuses rencontres et échanges qui précédèrent la signature du Traité de l'Élysée. Entre 1958 et 1962, de Gaulle et Adenauer se virent quinze fois, s'écrivirent une quarantaine de fois et eurent plus de cent heures d'entretiens.

Après la prise de contact chaleureuse à Colombey, les relations ne furent pas toujours sans problème, mais il est de fait que la double crise de Berlin en 1958 (ultimatum de Khrouchtchev) et 1961 (construction du Mur) contribua à accroître la solidarité entre Paris et Bonn. Le Général se présenta comme le défenseur le plus déterminé des intérêts allemands – plus que Washington et Londres – et soutint Bonn sur la question de la réunification et du maintien du *statu quo* à Berlin. De Gaulle se prononça régulièrement pour le dépassement de la division de l'Allemagne, même si l'existence de deux Etats allemands répondait en réalité à ses intérêts de président français. A Marly-le-Roi, le 4 mars 1959, de Gaulle proposa l'établissement de relations privilégiées entre la République fédérale et la France, « *soit dans l'Alliance, soit en dehors de l'Alliance* ». A la fin de l'année, Adenauer, en visite à Paris, remercia le Général pour sa fermeté dans l'affaire berlinoise et s'engagea pour l'intensification des relations entre les deux pays. Le chancelier évoqua alors pour la première fois la possibilité de signer des « *traités* » (au pluriel). Outre la menace soviétique sur Berlin, l'arrivée d'Eisenhower à la Maison-Blanche rapprocha aussi Adenauer de de Gaulle. Le chancelier suspectait le nouveau président américain d'être trop enclin au compromis afin de favoriser la détente entre les blocs et de préparer un désengagement en Europe. Il misa donc toujours plus sur Paris, tout en sachant que la sécurité de la RFA dépendait essentiellement de Washington.

Refroidissement

Le climat se dégradait ensuite, passagèrement mais brusquement, entre les deux partenaires, suite à la politique nucléaire française : après l'explosion de la première bombe atomique française au Sahara en février 1960, après les propos de de Gaulle, lors de son allocution télévisée du 31 mai 1960, évoquant une « *entente européenne entre l'Atlantique et l'Oural* », Bonn craignit que Paris ne néglige les forces conventionnelles et affaiblisse la sécurité militaire de l'Europe en pleine guerre froide. Enfin, de Gaulle tentait encore d'obtenir le Directoire à trois de l'Alliance, ce qu'Adenauer considérait comme un double jeu, puisque une telle réorganisation aurait réduit la République fédérale à un rôle secondaire. A la fin mai 1960, la méfiance du chancelier était à son comble, à tel point qu'il envisagea un temps d'annuler sa venue à Rambouillet, où de Gaulle l'avait convié.

A Rambouillet, les 29 et 30 juillet 1960, les deux hommes discutèrent de leurs conceptions stratégiques, de l'OTAN et de la proposition de de Gaulle d'organisation politique de l'Europe, qui était pour le Général une alternative au Directoire à trois de l'Alliance, dont Britanniques et Américains ne voulaient pas. Georges-Henri Soutou considère qu'au cours de ces discussions, le Général aurait même été prêt à créer une véritable union stratégique. Dans le tête-à-tête du 29 juillet 1960, de Gaulle parla à Adenauer d'une « *union entre la France et l'Allemagne* ». Le lendemain, le Général remit au chancelier une note manuscrite, qui prévoyait notamment « *une coopération organisée des Etats* », qui serait lancée « *à partir de la France et de l'Allemagne* ». La coopération intergouvernementale européenne évoquée n'avait aucune limitation sectorielle précise : étaient mentionnés les domaines de la politique, de l'économie, de la culture et de la défense. Le chancelier se retrouvait dès lors dans une situation délicate, car la proposition de de Gaulle l'aurait obligé à choisir entre les Français et les Américains, et il avait conscience que la France ne pouvait offrir à la RFA la même sécurité que les Etats-Unis.

Au cours de l'année 1961, suite au changement de doctrine de Washington, Allemands et Français éprouvèrent des doutes sur la volonté américaine

d'engagement en Europe. Malgré la pression française, le projet parut d'abord s'enliser en raison des inquiétudes suscitées jusque dans l'entourage du chancelier par cette coopération privilégiée trop éloignée des conceptions allemandes traditionnelles de l'Europe et de l'Alliance. D'abord déçu de la frilosité allemande, de Gaulle remania cependant sa proposition dans les mois suivants pour la rendre apparemment plus compatible avec la Communauté économique européenne (CEE) et l'Alliance atlantique. Lors de sa rencontre avec Adenauer, le 9 février 1961, les questions économiques et militaires les plus problématiques avaient été retirées et il n'était plus question que de donner « un prolongement politique » à l'Europe en construction, par le biais de réunions périodiques des chefs d'Etat et de gouvernement, des ministres des Affaires étrangères et des responsables dans le domaine culturel. Le 10 février, de Gaulle et Adenauer présentèrent ce projet à leurs quatre partenaires européens et les négociations s'engagèrent autour de ce qu'on allait bientôt appeler les plans Fouchet. Ce plan comportait trois parties : la politique étrangère, la défense et la coopération universitaire et scientifique, soit pratiquement les trois secteurs qu'on retrouverait bientôt dans le Traité de l'Elysée. Il faut retenir de ces négociations qu'elles étaient en bonne voie, quand le gouvernement français présenta le 18 janvier 1962 un nouveau projet (plan Fouchet II), corrigé de la main même du Général, menaçant les Communautés existantes et supprimant la référence à l'Alliance atlantique. Inacceptable pour les partenaires européens, ce texte signifia la mort du projet d'Union politique de l'Europe.

Cependant, en mai 1961 déjà, de Gaulle et Adenauer avaient évoqué la possibilité de s'engager dans la coopération politique à deux si jamais la coopération à Six venait à échouer. Dès 1961, des gestes symboliques forts marquèrent, face aux opinions publiques, le rapprochement et la coopération franco-allemands. Ainsi, en mars 1961, de Gaulle avait restitué le palais Beauharnais à la République fédérale pour en faire le siège de son ambassade et, en juin, le président Heinrich Lübke s'était rendu en visite officielle en France. Mais c'est en 1962 qu'un nouveau palier fut franchi dans l'ordre symbolique avec les deux visites réci-

Konrad Adenauer en France (5-8 juillet 1962)

Während seines offiziellen Staatsbesuchs in Frankreich nahmen Konrad Adenauer und Charles de Gaulle am 8. Juli 1962 an einem Gottesdienst in der Kathedrale von Reims teil. Vorher hatten sie eine deutsch-französische Truppenparade auf dem Manöver-Gelände von Mourmelon abgenommen. Der französische Präsident bezeichnete diesen Besuch als eine „*Stunde der Wahrheit*“ und begrüßte den „*ungeheuren Umschwung*“, der „*unsere beiden Länder, einstmals als Erbfeinde entzweit, zu entschlossenen Freunden gewandelt hat*“.

« *Comme toujours lors des rencontres de Gaulle-Adenauer, de longs entretiens ont eu lieu sans témoins, et comme toujours aussi, le communiqué officiel n'a fait allusion qu'à une partie des problèmes abordés. En attendant de disposer d'informations dignes de foi, nous n'accorderons pas une importance excessive aux bruits selon lesquels il aurait été question de la mise au point d'une sorte d'axe Paris-Bonn. Le soin de trancher ce problème ne saurait être laissé à deux hommes d'Etat âgés, habitués aux décisions solitaires, et qui se sont séparés*

en souhaitant que chacun d'entre eux reste encore le plus longtemps possible au pouvoir. »

Vorwärts N° 28/1962, organe officiel du parti social-démocrate allemand, repris dans *Documents* 6/1962

La journée de Reims

« *Le 8 juillet 1962 a été réparée à Reims une tragique erreur de l'histoire européenne, celle de l'antagonisme fondamental entre Allemands et Français, la théorie suivant laquelle il existe entre les*

deux peuples une hostilité naturelle, tantôt latente, tantôt ouverte, que l'Europe doit accepter comme son destin politique.

« *N'est-il pas présomptueux de célébrer dans la journée de Reims la conclusion d'une histoire millénaire dont la continuité n'apparaît pas absolue et fait souvent l'objet de jugements erronés ? Pouvons-nous célébrer dans le 8 juillet la journée du triomphe de l'amitié franco-allemande, comme si cette amitié nous était tombée du ciel ?*

« *Que s'est-il passé à Reims ? Au camp de Mourmelon, le chancelier Adenauer et le général de Gaulle ont salué les couleurs françaises et allemandes. Ils ont entendu retentir les accents de la Marseillaise et de l'hymne national allemand. Côte à côte, ils ont regardé défiler les paras français et les Panzergrenadiere allemands, les blindés et véhicules de combat français et allemands, qui descendaient le flanc d'une colline sablonneuse pour venir saluer le chef de l'Etat français et le chancelier allemand. Tous deux, le général français et le chancelier allemand, passèrent devant un nombre infini de rangées de tombes aux croix blanchies, celles de soldats français et allemands, avant de se rendre à la cathédrale de Reims. Et les accents du Te Deum retentirent dans la cathédrale gothique où Jeanne d'Arc avait fait sacrer son roi.*

« *La 'journée de Reims' a été marquée par un cérémonial symbolique. Le général de Gaulle a employé à cette fin tous les symboles de l'Etat national : hymnes et drapeaux, honneurs militaires et allégresse du peuple allemand. »*

Theo M. Loch; in : *Documents* 4/1962

proques des chefs d'Etat et de gouvernement. C'est alors que se mit en place une politique mémorielle officielle, censée faciliter le ralliement des opinions publiques des deux pays à l'idée d'une coopération privilégiée avec le voisin. Comme l'a noté Hans-Peter Schwarz, « *la puissance de la mémoire historique et de l'image fut mise à contribution avec une maîtrise inégalée dans l'histoire de la RFA, afin de gagner l'opinion aux principales orientations de la politique étrangère* ».

Convaincre les peuples

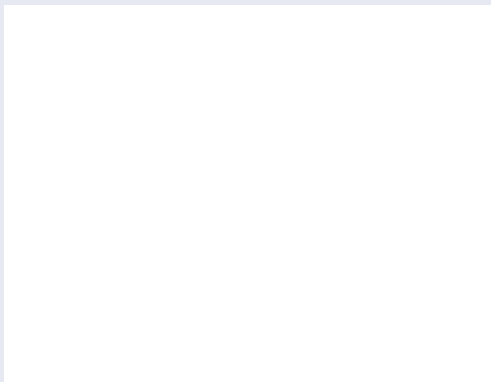
Le 26 avril 1962, au lendemain de l'échec du plan Fouchet, de Gaulle invita Adenauer à se rendre en France en visite officielle. Désormais, après le cessez-le-feu du 19 mars en Algérie, le Général pouvait se consacrer à de nouvelles priorités et se concentrer sur ses principaux intérêts en Europe. Le voyage du chancelier exceptionnellement long, du 2 au 8 juillet 1962, le mena à Paris d'abord, puis en province, notamment à Rouen, à Bordeaux et dans le Bordelais (le chancelier visita le château de Montesquieu à Labrède et dégusta les vins du château Margaux dans le Médoc) et, pour finir, à Reims. Ce voyage fut ponctué d'actes symboliques majeurs et Adenauer fut reçu avec les honneurs habituellement réservé à un chef d'Etat, alors qu'il

n'était que chef de gouvernement. Après avoir assisté à la première parade militaire commune au camp de Mourmelon, le Général et le chancelier se rendirent à Reims, ville martyre de la Première Guerre mondiale, mais aussi ville de la capitulation du *Reich* nazi le 7 mai 1945. La cathédrale, où ils assistèrent ensemble à l'office religieux – en tant que président d'une République laïque, de Gaulle, qui avait, après Mourmelon, ôté son uniforme pour un costume civil, ne communia pas, à la différence d'Adenauer – et dans lequel retentit un *Tê Deum*, fut le premier théâtre de la mise en scène franco-allemande commune (ce sujet fera l'objet d'une analyse dans le numéro spécial de *Dokumente/Documents* 4/2012).

Mgr. Marty, archevêque de Reims, et Mgr. Béjot, évêque auxiliaire qui officia, furent emblématiquement assistés de Mgr. Lallement, ancien prisonnier de guerre et du chanoine Hess, ancien déporté. Mgr. Marty prêcha « *pour le passé : le pardon des brisures* », ainsi que « *pour l'avenir : la volonté de réconciliation* », et il appela à prier « *pour toutes les victimes de toutes les guerres* ». Si la foule, parfois un peu clairsemée, avait été présente au cours des différentes étapes, les Français n'étaient pas encore unanimes pour applaudir à l'idée de la « réconciliation » franco-allemande. D'anciens déportés et prisonniers de guerre, notamment, en-

Charles de Gaulle in der Bundesrepublik (4.–9.9.1962)

Während des Staatsbesuchs von Charles de Gaulle in der Bundesrepublik im September 1962 begannen die Überlegungen, die im Januar 1963 zum deutsch-französischen Elysée-Vertrag führten.



„Wenn ich Sie alle um mich herum versammelt sehe, wenn ich Ihre Kundgebungen höre, empfinde ich noch stärker als zuvor die Würdigung und das Vertrauen, das ich für Ihr großes Volk, jawohl, für das große deutsche Volk, hege.“

(« Vous voyant aujourd'hui réunis autour de moi, vous entendant m'exprimer votre témoignage, je me sens, plus encore qu'hier, rempli d'estime et de confiance pour le grand peuple que vous êtes, oui, pour le grand peuple allemand. »)

Bonn, 5.9.1962 (discours prononcé en allemand)

« Cologne donne, au bord du Rhin, la preuve qu'entre l'Allemagne et la France les anciennes querelles ont fait place à l'union et à l'amitié. J'y suis sensible, parce qu'il y a ici, tout justement, à mes côtés, un grand Allemand, un grand Européen, un grand homme, que Cologne connaît parfaitement bien, qui a travaillé plus que personne à cet extraordinaire changement et à qui je rends hommage devant vous tous. »

Cologne, 6.9.1962 (discours prononcé en allemand)

« Düsseldorf, cette grande, laborieuse et fraternelle cité, montre aujourd'hui que l'amitié de l'Alle-

magne et de la France est bien ce que veulent sa raison et son sentiment. Mais aussi, Düsseldorf apporte à Charles de Gaulle un témoignage réconfortant. Oui, dans ce que je puis faire pour notre prospérité, notre liberté, notre sécurité communes, me voilà, grâce à vous tous, plus assuré et plus résolu. »

Düsseldorf, 6.9.1962

(discours prononcé en allemand)

„Auf Grund unserer Eigenarten und der gemeinsamen Gefahr ist die organische Zusammenarbeit unserer Armeen, mit dem Ziel einer gemeinsamen Verteidigung, für die Verbundenheit unserer beiden Staaten unerlässlich.“

(« En raison de notre nature propre aussi bien que du commun danger, la coopération organique de nos armées en vue d'une seule et même défense est donc essentielle à l'union de nos deux pays. »)

Hambourg, 7.9.1962

(devant les officiers de l'école de guerre)

„Ich beglückwünsche Sie, junge Deutsche zu sein, das heißt Kinder eines großen Volkes, jawohl, eines großen Volkes, das manchmal im Laufe seiner Geschichte große Fehler begangen hat; ein Volk, das aber auch der Welt geistige, wissenschaftliche, künstlerische, philosophische Werte gespendet hat; ein Volk, das im friedlichen Werk wie auch in den Leiden des Krieges wahre Schätze an Mut, Disziplin und Organisation entfaltet hat.“

(« Je vous félicite d'être de jeunes Allemands, c'est-à-dire les enfants d'un grand peuple. Oui ! D'un grand peuple, qui parfois, au cours de son Histoire, a commis de grandes fautes et causé de grands malheurs condamnables et condamnés. Mais qui, d'autre part, répandit de par le monde des vagues fécondes de pensée, de science, d'art, de philosophie, enrichit l'univers des produits innombrables de son invention, de sa technique et de son travail, déploya dans les œuvres de la paix et dans les épreuves de la guerre des trésors de courage, de discipline, d'organisation. »)

Ludwigsburg, 9.9.1962

core traumatisés par les expériences douloureuses de la guerre, n'étaient pas encore prêts à franchir le pas. Les communistes – et d'autres encore – dénonçaient le militarisme de la République de Bonn et présentaient la République démocratique allemande comme la « vraie » Allemagne – l'Allemagne antifasciste. Quelques manifestations de protestation, il est vrai assez limitées, avaient précédé la venue d'Adenauer, à Paris comme à Reims...

Le 5 juillet, de Gaulle demanda à Adenauer s'il accepterait, dans l'hypothèse attendue d'un naufrage définitif du plan Fouchet, de reprendre à deux le projet d'union politique, ce qu'Adenauer, sans fermer la porte aux autres, accepta. La nature et la forme d'une telle union ne furent cependant pas évoquées lors de cette conversation. Suite à ce voyage, Adenauer convia de Gaulle à se rendre à son tour en Allemagne. La visite officielle eut lieu du 4 au 9 septembre 1962 et, dans chacune des villes visitées – Bonn, Cologne, Düsseldorf, Duisburg, Hambourg, Munich et Ludwigsburg – le Général, récemment réchappé de l'attentat du Petit-Clamart, reçut un accueil triomphal par la population allemande. De Gaulle avait explicitement souhaité s'adresser à la population des villes visitées et à des groupes cibles (officiers de l'Académie militaire à Hambourg, travailleurs des usines *Thyssen* à Duisburg, jeunesse à Ludwigsburg, cette rencontre avec la jeunesse ayant été proposée par la partie allemande) et il s'exprima en allemand lors de ces rendez-vous. Comme l'a noté Nicolas Moll, c'était une double innovation par rapport à la tradition des voyages officiels. Dans ses mémoires, l'interprète du chancelier, Hermann Kusterer, qualifie le voyage d'« *apothéose* ». Ce fut l'occasion de poursuivre le travail de construction du « récit officiel » franco-allemand. L'une de ses composantes fut la référence à l'unité, sur laquelle pouvait se fonder l'idée de la fraternité des « *grands peuples* » qui « *font la civilisation* », selon les termes employés par le Général lors de cette visite d'Etat. La reconnaissance des meurtrissures réciproques et des souffrances infligées à l'autre était une autre composante de ce récit. En se rendant à Reims, Adenauer avait rendu hommage à la ville martyre de la Première Guerre mondiale, et était revenu sur le lieu de la signature de la capi-

tulation allemande et de la fin de la Seconde Guerre mondiale à l'Ouest : il avait ainsi assumé symboliquement le passé douloureux et récent des relations franco-allemandes. Aussi, à son tour, de Gaulle s'arrêta à Munich à la *Feldherrnhalle* en

Merci, Français !

« 5 214 marins français visitent l'Allemagne, des unités de la flotte française se trouvent dans le port de Hambourg. L'amitié franco-allemande est aujourd'hui une pierre angulaire de l'Alliance occidentale. Des fautes sanglantes du passé, une communauté de cœur est née. Nous vous en remercions, Français. Nous construisons ensemble aujourd'hui une nouvelle Europe. Nous n'oublierons jamais que, durant toutes ces années de la guerre d'Algérie, vous êtes restés de fidèles alliés. Il eût été possible de faire, dans notre dos, un marché : offrir plus de compréhension aux Soviétiques pour leurs exigences vis-à-vis de l'Allemagne, en échange de plus de compréhension de la part de Moscou pour la politique algérienne de la France. Aucun de vos gouvernements ne l'a même tenté. Emportez chez vous notre reconnaissance et nos saluts pour votre fidélité et votre amitié. Bild et avec lui un grand nombre d'Allemands vous disent : Merci, Franzosen ! »

Cet article, traduit en français pour le numéro 3/1962 de *Documents*, a été publié par le quotidien à grand tirage *Bild-Zeitung* en mai 1962.

hommage à la mémoire des victimes de 1870 et de la Grande Guerre. Comme l'a relevé Valérie Rosoux, les peuples « *historiquement liés* » sont aussi des peuples « *réci-proquement blessés* » et il s'agit, pour les représentants officiels, de décloisonner les récits nationaux en reconnaissant la mémoire et les lieux de mémoire de l'ancien adversaire.

Protocole ou traité ?

Les deux chefs d'Etat et de gouvernement étaient désormais résolus à conclure un accord politique bilatéral, « *afin de renforcer efficacement les liens qui*

« existaient déjà dans nombre de domaines ». Adenauer proposa le 5 septembre à de Gaulle de lui adresser un mémorandum à ce sujet. Le mémorandum français, préparé par le Quai d'Orsay, fut présenté à Bonn le 19 septembre. C'est le premier canevas du futur Traité de l'Élysée, avec les trois secteurs de coopération (Affaires étrangères, Défense, Éducation et Jeunesse) et le projet de réunions régulières des chefs d'Etat et des ministres. Retardée en partie par les événements internationaux – la crise de Cuba –, la réponse allemande parvint à Paris le 12 novembre, son texte, en retrait (sauf sur la question de la coopération scientifique, introduite à la demande de la partie allemande), suscitant des déceptions. Le partenaire allemand était manifestement embarrassé par la question d'une défense commune et du lien à l'OTAN. Cette situation était révélatrice de la contestation croissante à laquelle se heurtait la politique française du chancelier, tant dans l'opposition que dans sa propre majorité. De surcroît, l'affaire du *Spiegel* (remise en cause de la politique de défense du gouvernement fédéral par le magazine, suivie d'une politique répressive des autorités à l'égard de la rédaction de l'hebdomadaire, ouvrant une immense polémique qui finit par conforter la liberté de la presse en RFA) affaiblit encore un peu plus la position du chancelier, qui fut finalement contraint de promettre de quitter la chancellerie à l'automne 1963.

Dans de telles conditions, la question de l'intérêt d'Adenauer à s'engager plus avant dans la voie du bilatéralisme mérite d'être approfondie. Autant il est clair que la coopération bilatérale privilégiée constituait pour de Gaulle une forme de politique de rechange suite à l'échec de son projet d'union politique de l'Europe, ainsi qu'une façon d'affirmer une plus grande liberté de mouvement face aux Etats-Unis, à la Grande-Bretagne et à l'Europe communautaire, autant la position d'Adenauer est complexe. Hans-Peter Schwarz a relevé cinq raisons pour comprendre le choix du chancelier :

- la volonté constante et ancienne d'Adenauer d'établir une coopération étroite avec la France ;
- le manque de confiance de Bonn dans les dirigeants américains (Eisenhower puis Kennedy) suite aux crises de Berlin ;

- l'idée d'utiliser la relation franco-allemande pour faire pression sur les Etats-Unis ;
- le souci d'ancrer la France à l'Ouest, de gagner le Général à la cause de la construction européenne et de l'empêcher de s'écarter trop ostensiblement des Etats-Unis et de l'Otan ;
- enfin, le souci d'éloigner le spectre d'une réactivation de l'alliance franco-soviétique.

Improvisation

Étant donné l'isolement politique du chancelier Adenauer, une autre question se pose : comment est-il passé de l'idée de signer un simple procès-verbal ou un protocole à celle d'un traité diplomatique en bonne et due forme, nécessitant la ratification des parlements ? En effet, après l'échange de mémorandums à l'automne, une rencontre entre de Gaulle et Adenauer avait été prévue en janvier à Paris, pour signer un procès-verbal commun. De Gaulle lui-même n'envisageait alors pas autre chose. Ce n'est que le 18 janvier qu'Adenauer fit connaître au président français son souhait de transformer ce procès-verbal en un traité. Il vit sans doute dans la nature spécifique d'un traité un moyen de lier ses successeurs. Par ailleurs, la section juridique des Affaires étrangères allemandes (*Auswärtiges Amt*) avait souligné qu'un pan entier de la coopération prévue – l'éducation – relevait constitutionnellement du domaine de compétences des *Länder*, et pour éviter qu'un *Land* ne saisisse la cour constitutionnelle de Karlsruhe, il fallait donner la plus haute forme juridique à l'accord. De surcroît, ni Schröder (le ministre des Affaires étrangères), ni Adenauer ne voulaient demander de nouvelles négociations et arriver les mains vides à Paris le 22 janvier.

Il ne restait donc plus qu'à transformer en toute hâte le protocole prévu en traité. Les ultimes avatars au moment de la signature (le personnel diplomatique de la délégation allemande, non informé de la nature de l'accord qui serait signé, n'avait pas emporté le matériel nécessaire pour sceller un traité) confirment la précipitation de la décision finale. Le Traité de l'Élysée, en tant que tel, avait été quasiment improvisé !

Il faut cependant remarquer qu'au moment où Adenauer demanda à Paris de signer un traité, la

Dank an Robert Schuman

„Es wäre völlig verkehrt, die Wichtigkeit der persönlichen Beziehungen zwischen den Oberhäuptern unserer Länder zu bestreiten oder zu ironisieren, selbst wenn sich die uns von den Medien angebotenen großen Momente der deutsch-französischen Versöhnung oft nur auf die Erinnerung an die überragende Bedeutung General de Gaulles und Konrad Adenauers reduzieren. Dadurch neigen wir dazu, die Anfänge und die schwierigen Jahre zu vergessen, die Ereignisse wie zum Beispiel der ‚Krönung der Beziehungen‘ beim feierlichen Hochamt in der Kathedrale von Reims vorausgegangen sind. Ich möchte hierzu gern den Kanzler zu Wort kommen lassen, der Robert Schuman am 10. September, ein Jahr vor dessen Tod, folgenden Brief sandte, gewiss mit Bewegung geschrieben (Schumann, mit zwei n), denn er kannte den Gesundheitszustand seines Freundes:

„Lieber Herr Schumann, während des Besuchs des General de Gaulle in der vergangenen Woche habe ich oft Ihrer gedacht als des Mannes, der durch den Vorschlag der Montanunion den Grundstein legte zu der Freundschaft, die nunmehr unsere beiden Länder so eng miteinander verbindet. Unserer gemeinsamen Arbeit gedenke ich immer in Dankbarkeit. Es drängt mich, gerade bei diesem Anlass meiner Dankbarkeit Ihnen gegenüber Ausdruck zu geben.“

In der Freundschaft unter den Völkern können auch das Vertrauen und die gegenseitige Wertschätzung ihrer Führer eine nicht zu unterschätzende Rolle spielen. Damals wie heute.“

Paul Collowald

Aus: *Dokumente* 1/1994

Paul Collowald, Jahrgang 1923, beginnt seine journalistische Laufbahn 1945 beim *Nouvel Alsacien*; in den 1950er-Jahren ist er Journalist bei *Le Monde*. Ab 1958 macht er Karriere im Dienste Europas, zunächst in Luxemburg, danach u. a. als Generaldirektor für Information und Öffentlichkeitsarbeit im Europäischen Parlament und von 1984 bis 1987 als Kabinettsdirektor unter Pierre Pflimlin.

situation s'était considérablement aggravée par rapport à l'automne, où le chancelier avait déjà pu prendre la mesure de l'hostilité à sa politique. Entre-temps, le 14 janvier 1963, de Gaulle, dans une conférence de presse, s'était opposé à l'entrée de la Grande-Bretagne dans la CEE. Adenauer, ultérieurement, évoqua une intervention « épouvantable » et une « erreur ». C'est en raison de l'exclusion de la Grande-Bretagne, et non par hostilité à l'égard de la France – amitié en faveur de laquelle les sociaux-démocrates s'étaient toujours engagés – que le SPD critiqua la signature du traité. La conférence de presse de de Gaulle accrut aussi les tensions qui s'étaient déjà fait jour au sein de la CDU/CSU : d'un côté les « gaullistes », partisans du chancelier, rassemblés autour de la figure de Franz Josef Strauß, l'ancien ministre chrétien-social de la Défense, qui avait lui-même perdu une grande partie de sa crédibilité politique et son poste suite à l'affaire du *Spiegel* ; de l'autre, les « atlantistes », autour des deux principaux prétendants à la succession, Ludwig Erhard, le ministre de l'Économie, et Gerhard Schröder, le nouveau ministre des Affaires étrangères.

Réconciliation préparée

Il convient cependant de garder à l'esprit que les uns ne pensaient pas sacrifier les relations germano-américaines au profit du rapprochement franco-allemand et que les autres n'étaient pas opposés à un approfondissement de l'entente franco-allemande. Dans ces conditions, avant même la signature du traité, la voie vers le préambule, imposé en juin 1963 par le *Bundestag* au grand dam du général de Gaulle, était ouverte.

S'il n'y a pas de lien direct entre les voyages officiels de 1962 et la signature du Traité de l'Élysée le 22 janvier 1963, ceux-là ont cependant considérablement préparé la voie d'un double point de vue politique et psychologique. A leur issue, de Gaulle et Adenauer savaient pouvoir compter sur l'aval populaire pour s'engager plus avant dans la coopération bilatérale, car les deux peuples, dans leur majorité, désiraient la réconciliation préparée par les acteurs politiques et sociétaux bien en amont de l'année 1962.

Un ambassadeur dans les coulisses

Le rôle de Roland de Margerie en septembre 1962

Matthieu Osmont*

» Les voyages officiels du chef de l'Etat à l'étranger sont des moments forts de la vie diplomatique. Ces visites très codifiées requièrent une préparation jusque dans les plus petits détails et mobilisent tous les talents d'organisateur, de négociateur et de médiateur des diplomates. Dans le cas du voyage du général de Gaulle en République fédérale en septembre 1962, l'un d'entre eux, Roland de Margerie, a joué un rôle éminent, quoique relativement méconnu.

Im diplomatischen Dienst

Mit der Organisation und Durchführung des Staatsbesuches Charles de Gaulles in Deutschland im September 1962 wurde Roland de Margerie betraut, der erst zwei Monate zuvor zum französischen Botschafter in Bonn ernannt worden war. Er schien dem französischen Präsidenten die geeignete Besetzung zu sein, um seine Deutschlandreise, die ihm sehr am Herzen lag, mit Erfolg durchzuführen und damit eine neue Ära in den deutsch-französischen Beziehungen einzuläuten – eine Aufgabe, die der diskret im Hintergrund agierende Diplomat bereits im Vorfeld mit zahlreichen Details wie die Organisation der Unterkunft in Ernich, Gästelisten und Sicherheitsfragen sowie historischen oder politischen Befindlichkeiten konfrontierte.

Auf Wunsch de Gaulles umfasste die Reise „möglichst viele“ Stationen“; neben Bonn, Köln und Düsseldorf gehörten u. a. München, Hamburg und Ludwigsburg dazu. Mit Erleichterung notiert der Botschafter die wachsende Begeisterung und den herzlichen Empfang seitens der deutschen Bevölkerung – insbesondere, wenn de Gaulle sich auf Deutsch an sie richtet.

Der Beitrag stammt in Auszügen aus der 2011 vorgelegten Dissertation des Autors, deren Thema die französischen Botschafter in Bonn (1955–1999) sind.

Red.

Nommé ambassadeur de France à Bonn deux mois plus tôt, Roland de Margerie a été choisi par de Gaulle pour organiser ce voyage et pour en gérer ses répercussions politiques. Parfait germanisant, bien introduit dans les milieux politiques allemands, réputé pour la qualité de ses analyses et pour son sens de l'organisation, Roland de Margerie était l'homme idoine pour assister le général de Gaulle, qui espérait que sa visite outre-Rhin ouvre une ère nouvelle dans les rapports franco-allemands. Cette nomination était aussi une réhabilitation pour Roland de Margerie, effaçant la suspicion dans laquelle le tenaient certaines personnalités gaullistes depuis 1945 – après son refus de rallier le Général au cours de la Seconde Guerre mondiale. En l'associant de près à l'organisation de ce voyage si important, le président de la République témoignait de la confiance qu'il avait dans son nouvel ambassadeur.

Quand Roland de Margerie prend ses fonctions à Bonn, à la fin du mois de juillet 1962, la préparation du voyage est déjà bien entamée. Le calendrier et les principales étapes du séjour du président français en Allemagne ont été négociés préalablement, notamment par son prédécesseur à Bonn, François Seydoux de Clausonne. Il n'y a cependant aucun programme définitif et de nombreux problèmes restent à résoudre. Reçu par le général de Gaulle le 28 juillet, à la veille de son départ pour Bonn, Roland de Margerie le trouve « *uniquement préoccupé par son voyage en Alle-*

* Matthieu Osmont est docteur en histoire, professeur agrégé au lycée Jean Vilar de Plaisir.

magne ». De Gaulle lui fait part de son désir de « visiter le plus de capitales possible, de voyager à l'occasion en automobile pour être vu dans les campagnes et dans les villages, de parler au peuple de façon répétée ». Et Margerie d'en conclure dans ses mémoires que « le programme de la tournée s'alourdisait ainsi de jour en jour ».

Aucun détail n'est négligé

L'essentiel de la préparation se joue au mois d'août 1962. Roland de Margerie n'en est qu'un acteur parmi d'autres. Toutefois, il joue un rôle essentiel d'« interface » entre les nombreuses personnalités françaises et allemandes associées à ce voyage. L'ambassadeur relaye les demandes des uns et des autres et met en contact les administrations françaises et allemandes concernées. Du 8 au 11 août 1962, il accueille ainsi dans sa résidence d'Ernich une « mission préparatoire élyséenne » venue à Bonn pour discuter des détails du voyage présidentiel. Les envoyés élyséens rencontrent sur place les consuls français ainsi que les responsables allemands concernés par le voyage.

Les décisions à prendre au cours du mois d'août sont nombreuses. Aucun détail n'est négligé, en raison de « l'extrême importance que le Général attachait, du point de vue du prestige français, à ce que l'organisation fût parfaite ». Les problèmes traités concernent aussi bien la disposition des chambres à Ernich lors des trois nuits que doit y passer la délégation présidentielle, que la liste des invités lors des repas offerts par le chef de l'Etat, les décorations et les cadeaux qui seront remis à diverses personnalités allemandes ou encore les consignes de sécurité (renforcées après l'attentat du Petit-Clamart le 22 août 1962). Le Général approuve lui-même ou désapprouve (plus rarement) chaque proposition de l'ambassadeur.

Parmi les questions importantes qui sont réglées au mois d'août, il y a la mise au point de l'itinéraire définitif. Selon Roland de Margerie, « le chancelier souhaitait que le Général allât jusqu'à Lübeck sur la Baltique, parce qu'il allait y avoir des élections, et son invité n'y tenait pas ; en revanche, le président de la République voulait s'arrêter à Hanovre, que repoussait M. Adenauer, parce qu'un gouvernement socialiste y régnait ! Nous nous mêmes

d'accord pour supprimer les deux escales ». D'autres questions restent en suspens jusqu'à la fin du mois d'août, comme la revue des troupes françaises stationnées en Allemagne ou encore la possibilité ou non pour le général de Gaulle de s'adresser à la foule depuis le balcon de l'Hôtel de Ville de Hambourg. En raison du refus de la municipalité de Hambourg, Roland de Margerie est contraint d'annuler cette allocution.

L'ambassadeur se rend finalement à Paris les 29 et 30 août « pour trancher les dernières difficultés » avec le général de Gaulle et Maurice Couve de Murville, son ministre des Affaires étrangères. Il analyse avec eux le climat politique en Allemagne, afin de mieux préparer les entretiens franco-allemands prévus au cours du voyage. Charles de Gaulle souhaitait qu'ils aboutissent à des progrès décisifs pour la coopération bilatérale entre les deux pays. Mais Maurice Couve de Murville et Roland de Margerie se prononcent contre la conclusion d'un accord bilatéral au cours du voyage. L'ambassadeur insiste en effet sur les contraintes qui pèsent sur le chancelier Adenauer. Selon lui, les thèses françaises « ne font pas l'objet d'une approbation sans mélange dans les divers milieux allemands » et « le chancelier Adenauer reste très attaqué, au sein même de son propre parti ». Margerie évoque ainsi une « coalition des mécontents », menée par le propre ministre des Affaires étrangères de Konrad Adenauer, Gerhard Schröder. Cette coalition incite le chancelier à la prudence,

L'irrévérence des lapins

La phase de préparation du voyage prend fin la veille de l'arrivée du Général en Allemagne, comme le note Roland de Margerie dans ses mémoires : « Le 3 septembre au soir, tout était prêt. Dans le parc d'Ernich, la police et ses chiens de berger régnaient. Les jardiniers se lamentaient sur l'irrévérence des lapins, qui s'obstinaient à creuser des trous dans les pelouses qu'allaient fouler le Général et Madame de Gaulle. Les lettres anonymes pleuvaient, annonçant des attentats ou dénonçant l'un ou l'autre. Bref, tout suivait son train normal. Il ne me restait plus qu'à espérer que tout se passerait bien. »

« surtout au cas où il serait tenté de nous proposer quoi que ce soit qui ressemblât exagérément à un axe Paris-Bonn ».

Un observateur attentif et lucide

Durant toute la durée du voyage, le rôle de Roland de Margerie est limité et discret. Dans les premiers jours, l'ambassadeur est d'abord un hôte qui met sa résidence à la disposition de la délégation présidentielle. Ernich devient le temps du séjour du Général « *la résidence du président* ». Les trois premiers jours du voyage se déroulent en effet entre Bonn, Cologne et Düsseldorf, la délégation présidentielle revenant chaque soir à Ernich pour y passer la nuit. Durant cette première phase, de Margerie voit surtout le général de Gaulle lors des déplacements en voiture, ce qui lui donne l'occasion d'entendre le récit de ses entretiens en tête-à-tête avec le président Lüb-

ke et le chancelier Adenauer. Présent non loin du Général lors de toutes les cérémonies et allocutions publiques, Roland de Margerie observe l'enthousiasme croissant qui gagne les foules à la vue du président français, en particulier lorsque celui-ci s'adresse à elles en allemand.

Au soir du 6 septembre, Roland de Margerie note avec soulagement qu'« *avec cette journée finissaient mes responsabilités personnelles* ». Le 7 septembre au matin, la délégation française s'envole en effet pour Hambourg, une étape placée sous la responsabilité des autorités municipales et du consul français présent sur place. La ville, que l'on disait « *froide de tempérament* », réserve un accueil chaleureux au chef de l'Etat. Selon Roland de Margerie, c'est avec un « *enthousiasme délirant* » que la foule a acclamé de Gaulle sur la place de l'Hôtel de ville. Munich, qui est l'étape suivante, est également un franc succès, marquée par une

rencontre émouvante entre le Général et des invalides de guerre allemands. La dernière journée, le 9 septembre, est la plus réussie. Après une revue militaire spectaculaire au camp de Münsingen, le trajet entre Stuttgart et Ludwigsburg constitue « *le couronnement du voyage* ». Des centaines de milliers de personnes sont massées le long de la route pour voir passer le Général. Le discours prononcé par de Gaulle devant plusieurs milliers de jeunes au château de Ludwigsburg clôture avec



Le château de Ludwigsburg

brio un voyage qui est déjà perçu par la presse internationale comme un événement historique. Dans les jours qui suivent, Roland de Margerie reçoit une lettre de remerciement du général de Gaulle, dans laquelle le président exprime « *son entière satisfaction* » pour la manière dont ce voyage a été organisé. Si l'ambassadeur s'en trouve flatté, son travail ne s'arrête cependant pas là. Il doit maintenant rendre compte à Paris du voyage présidentiel et réfléchir aux conséquences politiques de l'événement. Ce travail d'analyse se traduit par une dépêche intitulée *Quelques aspects psychologiques du voyage du Général de Gaulle en Allemagne*. Dans ce texte, Roland de Margerie opère une mise en perspective historique du voyage. Comparant le climat morose d'une visite officielle d'Aristide Briand à Berlin en 1931, à laquelle il a assisté comme jeune diplomate, à ce-

lui du voyage de Charles de Gaulle en 1962, l'ambassadeur avance une série de facteurs historiques expliquant l'impossibilité d'une véritable réconciliation franco-allemande après la Première Guerre mondiale. À l'inverse, selon lui, le désastre subi par l'Allemagne à la fin de la Seconde Guerre mondiale, le contexte de guerre froide qui s'en est suivi, mais aussi l'expérience de l'occupation allemande en France, puis de l'occupation française en Allemagne, rendaient possible et nécessaire un rapprochement franco-allemand.

Succès envers la population allemande

Toutefois, pour comprendre le succès « *au-delà de toutes les espérances* » du voyage du général de Gaulle, Roland de Margerie insiste également sur la teneur du message adressé par le président français à la population allemande. Selon Margerie, ce que ces masses ont parfaitement compris, « *c'est que le président de la République, en tenant à s'adresser à elles dans leur langue, en leur rappelant le grand et glorieux passé de l'Allemagne, leur disait en substance : 'Vous avez commis des fautes, et des crimes, qui ont mis en péril toute la civilisation de ceux qui ont fait la gloire et l'honneur de votre pays ; mais vous avez durement payé le prix de vos erreurs ; votre pays est divisé, vous avez perdu votre capitale, plus de six millions de vos morts ont jonché les champs de bataille. Vous avez expié, et vous continuez d'expié. Maintenant il est temps, non pas d'oublier, mais de ne plus s'emprisonner dans le passé, et de tourner les yeux vers l'avenir. La France, qui fut l'une des grandes victimes de l'agression national-socialiste, vous propose non plus seulement une réconciliation, mais son amitié, pour un travail en commun qui, à travers cette collaboration, conduite à l'Europe unie dont rêvent nos deux jeunesse'* ».

Brillant condensé des impressions recueillies lors du voyage et des réflexions personnelles que Margerie en a tirées, cette dépêche est également un « *exercice de style* » particulièrement réussi. Toutefois, ce document n'aborde pas les conséquences politiques du voyage. Or, sur ce point, Roland de Margerie est nettement moins optimiste. Dans un télégramme rédigé aux lendemains du voyage, il explique que l'autorité du chancelier

Adenauer ne sortait pas forcément grandie de la visite du général de Gaulle en République fédérale. Selon lui, « *le chancelier reste jalouse, menacé, ou même combattu, le plus souvent par ses propres ministres. Dès maintenant, certains partis tiennent à marquer leur réserve envers toute forme d'entente franco-allemande qui paraîtrait exclusive* ».

Dans ses mémoires, Roland de Margerie conclut ainsi le chapitre consacré au voyage du général de Gaulle : « *Cette tournée avait été un triomphe, mais laisserait-elle des traces durables ? C'est sur quoi il fallait s'interroger, d'autant plus qu'au cours des semaines à venir se poserait la question des formes concrètes à donner à l'accord franco-allemand. Ce ne serait plus à des foules enthousiastes que nous aurions à faire, mais à un gouvernement, à des ministres plus ou moins bien disposés, à des fonctionnaires qui ne se laisseraient aller à aucun transport affectif, à des parlementaires et à des journaux souvent hostiles. D'où une tendance de ma part à me montrer plus prudent dans la conjoncture que dans le compte-rendu, et à rétablir un équilibre que le délire des masses avait peut-être trop déplacé. M. Adenauer, d'ailleurs, ne s'y trompait pas, qui demanda au bourgmestre de Berlin, Willy Brandt, avec le cynisme et l'expérience de l'âge, 's'il ne croyait pas que le Général trouvait que les Allemands avaient un peu exagéré...'* ».

Roland de Margerie n'a probablement pas exprimé à l'époque aussi clairement ses sentiments sur le voyage du général de Gaulle en Allemagne. Toutefois, sa réflexion éclaire a posteriori les difficultés rencontrées dans l'élaboration du futur Traité de l'Élysée de janvier 1963 et les raisons pour lesquelles ce traité ne tiendra pas toutes ses promesses.

Cet article est tiré d'une thèse de doctorat d'histoire intitulée *Les ambassadeurs de France à Bonn (1955-1999)*, dirigée par Maurice Vaisse et soutenue par l'auteur à l'Institut d'Études politiques (IEP) de Paris le 12 décembre 2011. Le passage dont il est question ici est documenté principalement par les archives privées de la famille de Margerie, par les archives diplomatiques françaises et allemandes et par les archives de la Présidence de la République française.

Ort der Erinnerung

Das Adenauer-Haus in Rhöndorf

Corinna Franz*

» » „Tee in Rhöndorf“, beim Bundeskanzler, stand am 5. September 1962 nachmittags für den französischen Staatspräsidenten auf dem Programm. Zuvor hatte sich de Gaulle nach Gesprächen im Palais Schaumburg ins Goldene Buch der Stadt Bonn eingetragen und einen Abstecher nach Köln gemacht; abends sollte es mit einem festlichen *Dîner* auf dem Petersberg weitergehen. Dazwischen lag jenes ganz private und familiäre Treffen beim Bundeskanzler daheim.



Un lieu de mémoire

Deux statues de bronze, représentant le président français et le chancelier allemand côte à côte, ont été installées en 2001 dans le jardin de la maison de Konrad Adenauer à Rhöndorf (près de Bonn), qui est aujourd'hui un musée géré par une fondation. C'est ici qu'a eu lieu la rencontre historique du 5 septembre 1962 entre Konrad Adenauer et Charles de Gaulle. Réd.

Die wohlgemeinte Ausstattung seines Hauses durch die dienstbeflissene Protokollabteilung des Auswärtigen Amtes hatte Konrad Adenauer kurzerhand rückgängig machen lassen. Es sollte zu Hause zugehen wie immer – einfach und bescheiden. Und so stand auf dem Tisch auch keine extravagante Patisserie, sondern eben – der Jahreszeit entsprechend – ein rheinischer Pflaumenkuchen frisch aus dem Backofen von Haushälterin Resi Schlieff.

Am Ende jenes legendären Staatsbesuches von Charles de Gaulle in der Bundesrepublik Deutschland vom September 1962 war eine politische Vereinbarung zwischen Bonn und Paris beschlossene Sache. Der Ort, an dem einst Adenauer und de Gaulle gemeinsam über die Zukunft der deutsch-französischen Beziehungen nachdachten, ist heute ein Museum.

Nach dem Tod Konrad Adenauers 1967 schenkte die Familie Haus, Garten und privaten Nachlass dem Bund mit der Bitte, all dies der Öffentlichkeit zugänglich zu machen. Seither übernimmt die Stiftung Bundeskanzler-Adenauer-Haus die Aufgabe, mit ihrem Archiv, ihrer Forschungsstelle und ihrem Museum dieses Erbe zu pflegen und das Andenken an den ersten Bundeskanzler kommenden Generationen zu vermitteln. Rund 35 000 Besucher aus aller Welt, darunter viele französische Gäste, kommen jährlich ins Adenauer-Haus. Bis heute ist alles so geblieben, wie Adenauer es 1967 verlassen hatte. Die Aura des authentischen Orts fasziniert Jung und Alt gleichermaßen und lässt den Besucher bisweilen glauben, der „alte Herr“ könne gleich höchstpersönlich das Zimmer betreten.

Adenauers Wohnhaus erzählt viel über seinen einstigen Bewohner, dessen Augenmerk stets auf den Nachbarn „*outré-Rhin*“ gerichtet war. So erinnern zwei geschenkte französische Fayence-Vasen

* Dr. Corinna Franz ist Geschäftsführerin der Stiftung Bundeskanzler-Adenauer-Haus.

auf einem Eckschrank an General de Gaulle ebenso wie der Stich von Paris in der „Kajüte“ oder das signierte Foto des französischen Staatspräsidenten im Pavillon. Französisch hatte Adenauer einst in

Pionnier

Dans un des numéros spéciaux publiés en 2006 à l'occasion du 60^e anniversaire de sa création, l'hebdomadaire *Die Zeit* révèle une anecdote succulente d'un de ses journalistes de la première heure, Ernst Friedlaender, qui avait cherché en 1949 à interviewer le chancelier Konrad Adenauer.

Le chef du gouvernement n'a pas le temps, mais il permet au journaliste de s'asseoir à son bureau et de formuler quelques questions sur le papier. Ernst Friedlaender se met au travail et, pendant qu'il y est, écrit aussi... les réponses qu'il attend du chancelier. C'est ainsi que dans l'édition du 3 novembre 1949, Konrad Adenauer se dit « convaincu que l'élan du mouvement européen va faire progresser la compréhension franco-allemande ». Et le chancelier d'ajouter, toujours sous la plume de son interlocuteur: « *Je suis persuadé qu'avec de la bonne volonté de part et d'autre, une juste mesure sera trouvée dans les questions de sécurité ; et lorsqu'on l'aura trouvée, une époque nouvelle et meilleure débutera pour les relations entre les deux pays.* »

L'histoire ne dit pas si Konrad Adenauer a de lui-même ajouté que son grand âge lui avait appris les vertus de la patience. En tout cas, c'est bien dans l'interview publiée par *Die Zeit* en 1949, quatorze ans avant la signature du Traité de l'Élysée...

G. F.

der Schule gelernt, und so stehen im Bücherregal des Wohnzimmers auch Werkausgaben von La Fontaine und Montesquieu.

De Gaulles Besuch im Zennigsweg 8a (so die damalige Adresse des Adenauer-Hauses) blieb die große Ausnahme, aus der Adenauers hohe Wertschätzung für den Franzosen spricht. Ganz selten nur bat Adenauer politische Gäste in sein Privathaus am Hang des Siebengebirges mit dem wunderschönen Blick auf das Rheintal, umgeben von

einem malerischen Garten und vielen Rosen. Normalerweise blieb dieser Ort als privates Refugium der Entspannung und Erholung vorbehalten – bei Musik, einem guten Buch oder einer Partie Boccia.

Nach seiner Absetzung als Kölner Oberbürgermeister 1933 durch die Nationalsozialisten und bewegten Jahren großer Unsicherheit hatte Konrad Adenauer in dem beschaulichen Winzerort Rhöndorf unweit von Bonn eine neue Heimat gefunden. Dort bezog er 1937 mit seiner Familie das neu gebaute Haus, in dem er – gänzlich ins Privatleben zurückgezogen – das Dritte Reich und den Krieg überlebte. In diesem Haus reiften Adenauers Gedanken für die Zeit der demokratischen Neugründung. Als der Krieg 1945 endete, stand für Adenauer fest, dass sich der nicht sowjetisch besetzte Teil Deutschlands künftig fest und dauerhaft an die freiheitlichen Demokratien des Westens binden sollte und das freie Europa endlich zusammenfinden musste. Er war sich bewusst, dass dies nur gelingen konnte, wenn Deutsche und Franzosen nach all dem, was geschehen war, endlich Vertrauen zueinander fassten und zu guten nachbarlichen Beziehungen fanden.

Nach Wegen zu einer Aussöhnung mit Frankreich hatte Adenauer schon in den 1920er-Jahren gesucht. Der Kölner Oberbürgermeister war überzeugt, dass „Europas Vormacht in der Welt dauernd verloren“ und ein neuer Konflikt nicht zu verhindern sei, wenn die Versöhnung der Gegner des Ersten Weltkriegs nicht gelänge. Zu dem „*hohen Werk dauernder Völkerversöhnung zum Heile Europas*“ sollte aus Adenauers Sicht die wieder gegründete städtische Kölner Universität einen wichtigen Beitrag leisten. Auch die Industrie nahm der Oberbürgermeister in die Pflicht. Eine „*organische Verflechtung*“ der Wirtschaft zwischen Deutschland, Frankreich und den Beneluxstaaten hielt er für die beste und dauerhafteste Friedenssicherung.

Es sollte bekanntlich anders kommen; ein neuer, verbrecherischer Krieg folgte. Nach 1945 hatten Adenauers Gedanken daher nichts von ihrer Aktualität eingebüßt. Als Robert Schuman am 9. Mai 1950 den nach ihm benannten Plan einer Zusammenlegung der deutschen und französischen Kohle- und Stahlindustrie verkündete, der

sich die anderen europäischen Staaten sollten anschließen können, rannte er bei Adenauer offene Türen ein; der Kanzler stimmte ohne Zögern zu.

An diese Anfänge der europäischen Integration mit dem wegweisenden Einfall Jean Monnets und der mutigen Umsetzung durch den französischen Außenminister erinnert die Dauerausstellung im modernen Gebäude unterhalb des historischen Ortes. Sie führt die Besucher mit Dokumenten, Fotos und Erinnerungsstücken durch Adenauers langes Leben (1876–1967) und vielfältiges Wirken in vier Epochen deutscher Geschichte. Als der Bundeskanzler im April 1951 nach Paris reiste, um dort den Vertrag zur Gründung der Montanunion zu unterzeichnen, gab eine junge französische Studentin in seinem Hotel einen französischen Kriegsorten (*Croix de guerre*) für ihn ab. Ihr Vater hatte diesen Verdienstorden im Ersten Weltkrieg erhalten, nun gab sie ihn nach dessen Tod an Adenauer weiter, wie sie schrieb, als „eine bescheidene Geste der Hoffnung auf eine reine und wahre Versöhnung der beiden Völker, die so viel, eines durch das andere, gelitten haben“. Dieses symbolbeladene Geschenk war Adenauer Auftrag und Verpflichtung zugleich. Bis zu seinem Tode bewahrte er es in seiner Schreibtischschublade auf; seither ist der Orden in der Dauerausstellung zu sehen.

Mit Schuman machte Adenauer gemeinsam im europäischen Rahmen die ersten Schritte auf dem Weg einer politischen Aussöhnung. Mitte der 1950er-Jahre räumten Adenauer, Pierre Mendès France und Antoine Pinay den Stolperstein der Saarfrage aus dem Weg. Als de Gaulle 1958 in Frankreich auf die politische Bühne zurückkehrte, nahm Adenauer dies zunächst skeptisch auf. Er hielt den General für einen Nationalisten, einen Anti-Europäer und wusste um dessen Zurückhaltung gegenüber den Vereinigten Staaten und der NATO. Adenauer ließ sich lange zu einem Gespräch bitten; erst als de Gaulle ihn in sein Privathaus nach Colombey-les-Deux-Eglises einlud (siehe den Beitrag von Ulrich Lappenküper), konnte und wollte der Bundeskanzler nicht mehr ablehnen. Bei dieser ersten Begegnung am 14. September 1958 fanden beide zueinander. Zwischen 1958 und 1963 folgten gut ein Dutzend Treffen und ein umfangreicher Briefwechsel. Als sich 1962 abzeichnete, dass die französischen Pläne einer politischen Union im Europa der Sechs keinen Konsens finden würden, rückte ein deutsch-französisches Zusammengehen in den Blick. Die wechselseitigen Staatsbesuche des Sommers 1962 unterstrichen diesen Willen und trugen ihn in eine breite Öffentlichkeit – ein wichtiger Schritt zum Elysée-Vertrag vom 22. Januar 1963.

Die Stiftung Bundeskanzler-Adenauer-Haus

So wie für Adenauer nach dem Besuch de Gaulles die Verständigung mit dem Nachbarn Frankreich „die Frage Nr. 1“ seiner Politik war, bildet die deutsch-französische Thematik auch für die Stiftung einen Schwerpunkt ihrer Arbeit. Dazu hält der Lernort Adenauer-Haus folgende Angebote bereit:

- Themenführungen zu Aspekten der deutsch-französischen Geschichte,
- Projektstage und deutsch-französische Tandemprojekte für Schulen und andere Bildungsträger,
- Ausstellung „Adenauer-De Gaulle. Wegbereiter deutsch-französischer Freundschaft“, in Zusammenarbeit mit der *Fondation Charles de Gaulle*.

Eintritt und Führungen sind kostenfrei. Stiftung Bundeskanzler-Adenauer-Haus, Konrad-Adenauer-Straße 8c, 53604 Bad Honnef-Rhöndorf. www.adenauerhaus.de.

Partner in Frankreich sind

- *Fondation Charles de Gaulle*: www.charles-de-gaulle.org
- *Maison de Robert Schuman*: www.maison-robert-schuman.eu
- *Maison de Jean Monnet*: www.ajmonnet.eu.



Mémoire gaullienne

Hommage à Charles de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises

Alexandre Mora*

» Rares sont les hommes qui de leur vivant suscitèrent autant d'enthousiasme et d'engouement ; le général de Gaulle présentait-il l'avenir qui pourrait être réservé à son action ? N'écrivait-il pas lui-même dans ses Mémoires : « *Puisque tout recommence toujours, tout ce que j'ai fait sera tôt ou tard source d'ardeurs nouvelles, après que j'aurai disparu.* »

L'acte I de la mémoire gaullienne débute du vivant du général de Gaulle. A l'automne 1954, lors d'une promenade dans le jardin de La Boisserie, le Général aurait affirmé au journaliste Jean Farran, la possibilité de voir se dresser un jour, une Croix de Lorraine : « *Voyez cette colline. C'est la plus élevée.*



On y édifiera une croix de Lorraine quand je serai mort et de partout on pourra la voir... », le fidèle Malraux ajoutant dans la bouche du Général : « *ça incitera les lapins à faire de la résistance...* » (à lire dans *Les Chênes qu'on abat*).

Et pourtant il faudra attendre le 18 juin 1972, plus de deux ans après la mort du Général, pour que le président Pompidou inaugure en présence de Madame de Gaulle et de nombreux proches cet hommage à l'épopée de la France libre, aux Français libres et bien évidemment au général de

Gaulle lui-même. C'est le 23 mars 1971, en accord avec la famille de Gaulle, que se constitue un comité national dont la présidence, sur proposition

de Madame de Gaulle, fut confiée à Henri Duvillard, ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre. La première tâche du comité est de lancer

une souscription nationale et internationale, afin de financer le projet : plusieurs millions de souscripteurs répondent présents et 67 pays étrangers s'associent au témoignage et à l'hommage rendu au Général. Le cahier des charges du monument souhaite qu'il soit « *le symbole des liens nouveaux voulus par le général de Gaulle qui unissent la France et l'Allemagne* ».

Haute de 44 mètres, revêtue de granit moucheté rose de Bretagne et de profilés verticaux de bronze, cette croix de Lorraine domine une aire de

Ein Memorial für Charles de Gaulle

Die Charles-de-Gaulle-Gedenkstätte ist neben dem ehemaligen Familienanwesen *La Boisserie*, dem Grab Charles de Gaulles und einem 44 Meter hohen Lothringer Kreuz Teil eines der Öffentlichkeit zugänglichen Erinnerungsparcours

in Colombey-les-Deux-Eglises, der den Besucherinnen und Besuchern Leben und Werk des ersten Staatspräsidenten der Fünften Republik nahebringen soll, vor Ort und im Internet auch auf Deutsch: de.memorial-charlesdegaulle.fr Red.

* Alexandre Mora est directeur général du Mémorial Charles de Gaulle à Colombey-les-Deux-Eglises.

recueillement de granit gris, enserrées par deux citations choisies par André Malraux lui-même, qui rendent hommage à l'action universelle du général de Gaulle. On peut ainsi lire au pied de la croix sur la gauche : « *Il y a un pacte vingt fois séculaire entre la grandeur de la France et la liberté du monde* », et sur la droite, « *En notre temps, la seule querelle qui vaille est celle de l'homme. C'est l'homme qu'il s'agit de sauver de faire vivre et de développer* ». Culminant à près de 400 mètres, ce ne sont pas moins de 16 000 tonnes de granit et de bronze, plus de 16 kilomètres de câbles d'acier qui ont été nécessaires à la construction de la croix dont les lauréats du concours d'architectes sont Marc Nebinger et Michel Mosser. Symbole du souvenir et de l'espérance, vu de tous les points de l'horizon ce lieu de mémoire se trouve intégré dans le parcours de visite du Mémorial Charles de Gaulle depuis son ouverture en 2008 et continue d'attirer un grand nombre de visiteurs.

Le Mémorial Charles de Gaulle

Ce projet trouve sa place, au pied de la Croix, à moins de 500 mètres de la tombe du Général, et de sa maison de famille de La Boisserie. Car visiter Colombey-les-Deux-Eglises, c'est aussi vivre un grand moment d'émotion lors de la découverte de la demeure historique de Charles de Gaulle, où sa famille s'installe définitivement à partir de 1946. Havre de paix niché au milieu des deux hectares et demi d'un parc verdoyant, La Boisserie a été construite aux environs de 1810. Le lieutenant-colonel de Gaulle l'achète en 1934. Il est alors marié et père de trois enfants. Cette maison correspond à ses revenus modestes, elle est géographiquement située entre Paris et les garnisons de l'Est, où sont souvent affectés les militaires. Acquise principalement pour sa dernière enfant Anne, atteinte de trisomie 21, La Boisserie se retrouve au centre de l'attention lorsque s'y écrit quelques années plus tard une nouvelle page de l'Histoire avec l'accueil du chancelier Konrad Adenauer le 14 septembre 1958. L'événement, unique en son genre, souligne le profond attachement du Général à la réconciliation franco-allemande et à la construction européenne. On peut d'ailleurs toujours voir à l'intérieur du salon des de

Gaulle la Pieta rhénane en bois du 15^e siècle offerte par Adenauer à Yvonne de Gaulle. A noter que le chancelier passe la nuit du 14 septembre



dans la chambre au-dessus du bureau du Général qu'on appelle depuis lors « *la chambre du chancelier* ».

Cette rencontre préfigure sans conteste le renouveau de l'amitié entre les « *Germaines* » et les « *Gaulois* » (selon l'expression du général de Gaulle), dont le point d'or-

gue est le déplacement du chancelier Adenauer à Reims le 8 juillet 1962.

Quant au Mémorial, l'intimité du lieu constitue l'enjeu principal du projet qui s'inscrit dans ce paysage sans le perturber. L'esprit du lieu passe par le respect de ses lignes de forces, les paysages grandioses entretiennent l'ambiance solennelle propice à l'évocation de la vie du général de Gaulle. En franchissant la lisière, le visiteur passe le seuil du nouvel équipement. Un escalier majestueux joignant le pied de la croix magnifie l'ascension et inscrit le visiteur dans un parcours de découverte. Le volume dominant du musée s'adresse à cet escalier qui définit l'axe d'implantation. Il s'ancre profondément dans la colline pour inscrire le parcours muséal dans l'ascension entre la lisière et le pied de la Croix de Lorraine. Développé sur trois niveaux, le musée s'imagine comme une succession de séquences. Intimes ou majestueux, les volumes scénographiques s'inscrivent dans un rapport permanent aux paysages qui ont tant inspiré le général de Gaulle.

Geste fort pour un ancien ministre du Général, c'est Jacques Chirac, alors président de la République, qui scellera la première pierre du nouveau Mémorial à la terre de Haute-Marne le 9 novembre 2006. Moins de deux années après, le 11 octobre 2008, Nicolas Sarkozy, alors président de la République, et la chancelière Angela Merkel inaugurent le Mémorial Charles de Gaulle, le dra-

peau allemand flotte depuis aux côtés du drapeau français au pied du site.

Jacques Chaban-Delmas disait que « *l'important c'est de transmettre* », or la mission première est bel et bien la transmission. Certes les visiteurs du Mémorial ont tous majoritairement connus le Général au pouvoir, mais la force du Mémorial et de l'œuvre et de la pensée de l'homme auquel il est consacré sont incontestablement sa modernité. Et de fait, il n'est plus rare de lire ou d'entendre dans la presse les journalistes titrer leurs articles consacrés au Mémorial : « *De Gaulle, high tech* ». Séduits par la reconstitution d'une tranchée au sein de laquelle le jeune soldat de la guerre de 1914-1918 a évolué, surpris par la désobéissance de celui qui a dit non en juin 1940, les plus jeunes découvrent avec stupéfaction au cœur du Mémorial les prémices des réfrigérateurs et de la société de consommation. Le Mémorial représente également un choc culturel. Que dire face à l'émerveillement des enfants qui découvrent le général de Gaulle propriétaire d'une DS, mais que faire lorsqu'à la vue du célèbre véhicule de la marque aux chevrons les plus jeunes entendaient par DS la dernière console nipponne de jeu vidéo...

Emotion par ailleurs à la lecture des pages numériques des livres d'or du Mémorial. En effet, à

l'issue de la visite de l'exposition permanente, les visiteurs ont à leur disposition deux écrans numériques avec stylets sur lesquels ils peuvent faire part de leur visite ou tout simplement laisser un mot. Particularité de l'exercice facilité de l'époque, les livres d'or sont équipés de webcam permettant d'agrémenter son message d'une photo.

Les messages sont sans équivoque et ceux des adolescents sont souvent les plus surprenants : « *Merci monsieur de Gaulle* » ; « *heureusement que vous étiez là* » ; « *merci pour ce beau mémorial, j'ai enfin compris l'histoire* », n'est-ce pas la quintessence du Mémorial ? Plus que jamais il porte l'empreinte de l'homme et l'Histoire des Français qui se mêlent au fil des décennies à celle des Allemands.

Outre l'exposition permanente, le Mémorial propose toute l'année des expositions temporaires et s'efforce de maintenir une offre culturelle, événementielle et pédagogique. Le Général aimait à rappeler qu'il était un homme qui n'appartenait à personne et qui appartenait à tout le monde, le Mémorial Charles de Gaulle par la pluralité de ses approches, de ses témoignages et de ses ressources s'inscrit dans cette droite ligne.

www.memorial-charlesdegaulle.fr

Rues

Dans le cadre d'une journée d'étude sur le thème du général de Gaulle dans l'espace et la mémoire des communes, organisée en 2007 par la Fondation Charles de Gaulle, il a été constaté que 3 633 communes françaises ont dédié une de leurs voies publiques



en hommage au général. Mieux que Pasteur, Hugo, Jaurès, Foch, Leclerc ou Jean Moulin. En Allemagne également, le nom de Charles de Gaulle a été choisi par huit villes pour une rue et par deux autres pour une place.

En France, le chancelier Adenauer a droit à quatre allées, 26 rues et une avenue (liste non exhaustive) sur l'ensemble du territoire. Mais aus-

si à deux places, dont l'une à Paris. C'est vraisemblablement d'ailleurs une des plus petites places de Paris. Le 30 juillet 1974, le rond-point Bugeaud, qui honorait la mémoire du maréchal (1784-1849) dans le 16^e arrondissement de Paris, a été rebaptisé en Place du chancelier Adenauer. On aurait pu peut-être souhaiter un choix plus conforme à la stature du personnage. Mais surtout, en l'espace de quatre décennies, il aurait été sûrement judicieux de faire remarquer à la Ville de Paris que le chancelier n'avait d'accent que celui de sa région natale, la Rhénanie. G. F.

